

LE CABINET

DES FÉES;

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME VINGT-CINQUIÈME.



A A M S T E R D A M,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.

sita, soit sans cesse attentive au bonheur inexprimable dont cette princesse va jouir avec ton rival. Quels que soient tes crimes, tu seras assez puni. Une éternelle jalouse est le plus grand de tous les tourmens. A ces mots, Brama parut au milieu des soixante mille déesses; lui-même unit Amassita & Mazulhim. Quel moment pour eux, que celui d'une union désirée si ardemment! Quels jours heureux ils passèrent ensemble! On trouve gravé dans les fastes de Malléani: *Amassita & Mazulhim s'aimèrent comme s'ils avoient été assez heureux pour n'avoir que leur ame.*



Fin du vingt-cinquième volume.

T A B L E
D E S C O N T E S.
T O M E V I N G T - C I N Q U I È M E.

N O U V E A U X C O N T E S O R I E N T A U X.

<i>HISTOIRE de Moradbak.</i>	page 1
<i>Calcul des pommes</i>	8
<i>Histoire d'Ebouali Sina.</i>	9
<i>Histoire de Dakianos & des sept Dormans.</i>	12
<i>Histoire de la naissance de Mahomet.</i>	63
<i>Histoire d'Abdal Motallab, Sage.</i>	81
<i>Histoire d'Yarab, Juge.</i>	91
<i>Histoire de Temim Dari, Soldat.</i>	101
<i>Histoire d'Aboutalab, Docteur de la loi.</i>	111
<i>Histoire de Naour, roi de Kachemir.</i>	125
<i>Histoire de Naerdan & de Guzulbec.</i>	133
<i>Histoire du derviche Abounadar.</i>	151
<i>Histoire du Griffon.</i>	163
<i>Histoire de Nourgehan & de Damaké, ou des quatre talismans.</i>	185
<i>Histoire d'Imadil Deulé & du Tailleur.</i>	187
<i>Histoire du Vifir & du Potier.</i>	190
<i>Histoire d'un Lama & d'une fille Tartare.</i>	194

DES CONTES. 559

<i>Histoire du petit Poisson.</i>	218
<i>Histoire du Poignard.</i>	224
<i>Histoire de la Dive Malikatada.</i>	226
<i>Histoire de Jahia & de Meimouné.</i>	231
<i>Histoire d'un Derviche.</i>	246
<i>Histoire du marchand de Bagdad.</i>	249
<i>Histoire de la Corbeille.</i>	276
<i>Histoire de Gulsoum & du roi des génies.</i>	350
<i>Histoire du Porte Faix.</i>	351
<i>Histoire d'une femme de Bagdad.</i>	354
<i>Histoire du voleur de Seistan.</i>	360
<i>Jugement de Dgerberi.</i>	366
<i>Histoire du taureau noir.</i>	369
<i>Histoire des pêcheurs.</i>	371
<i>Conclusion de l'histoire de Moradbak.</i>	374

CAYLUS.

<i>Cadichon.</i>	389
<i>Jeannette, ou l'indiscrétion.</i>	445

Contes de MONCRIE.

<i>Les dons des fées, ou le pouvoir de l'éducation.</i>	461
<i>L'Isle de la Liberté.</i>	476
<i>Les aïeux, ou le mérite personnel.</i>	489
<i>Alidor & Thersandre.</i>	494
<i>Les voyageuses.</i>	503
<i>Les ames rivales.</i>	523

Fin de la Table du tome vingt-cinquième.



NOUVEAUX
CONTES
ORIENTAUX.

Histoire de Moradbak.

HUDJIADGE, un des rois célèbres de Perse, éprouva une si grande insomnie, qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple; elle lui alluma si prodigieusement le sang, qu'il devint cruel & barbare, de doux & humain qu'il étoit, quand il jouissoit du repos comme les autres hommes.

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remèdes des sages & des médecins célèbres dans l'Orient; mais tous leurs conseils & tous les remèdes avoient été inutiles. Enfin, ne sachant plus à quel moyen avoir recours pour retrouver le sommeil, il donna ordre à son visir, qui le veilloit ordinairement, de faire monter un nom-

mé Fitéad, qui avoit la garde des portes de son palais & d'une prison particulière qui y étoit jointe. Hudjiadge s'étoit persuadé qu'un homme aussi sédentaire qu'un portier & geolier tout-à-la-fois, pourroit avoir entendu plusieurs personnes conter leurs histoires ou leurs malheurs, & que ces récits lui feroient peut-être retrouver le sommeil. Quand Fitéad fut en sa présence, il lui dit : Je ne puis prendre aucun repos; je veux que tu me contes des histoires. Hélas ! souverain seigneur, dit Fitéad, en se prosternant, je ne fais pas lire, & je n'ai point de mémoire; je me suis toujours contenté d'ouvrir & de fermer exactement la porte du palais de votre majesté, & de garder fidèlement les prisonniers qu'elle m'a confiés; je n'ai jamais pensé à autre chose. Je crois que tu dis vrai, reprit Hudjiadge; mais si tu ne me trouves quelqu'un qui me conte des histoires capables de m'endormir ou de m'amuser quand je ne puis dormir, je te ferai mourir. Va-t-en; je te donne trois jours pour m'obéir, sinon je te tiendrai parole.

Fitéad, en s'en allant, disoit en lui-même : Jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande; je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'abandonner le pays, & d'aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traversa la ville, demandant à tous ceux qu'il rencontra, s'ils ne

connoissoient personne qui sût des histoires ou des contes capables de faire dormir; mais tout le monde se mocquoit de sa question, & le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui, fort triste & fort affligé.

Fitéad étoit veuf, & il avoit une fille âgée d'environ douze ans, qui étoit très-belle, & qui avoit beaucoup d'esprit; elle se nommoit Moradbak (1). Elle s'aperçut aisément du chagrin qui dévoroit son père; elle lui fit des questions d'une façon si touchante, qu'il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger, & de mettre sa confiance en dieu, en l'assurant qu'elle espéroit trouver le lendemain, ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours; & Fitéad attendit avec impatience l'exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue, Moradbak passa dans sa chambre; elle leva la natte qui étoit entre son lit & la muraille, entra dans le souterrain, descendit à la grille de fer, & vint consulter le sage Aboumélek sur une conjoncture si délicate.

Pour l'intelligence de cette histoire, il faut savoir que le roi Hudjiadge avoit autrefois fait mettre en prison ce grand homme, avec ordre

(1) Désir accompli.

de ne lui donner que du pain & de l'eau pour sa subsistance, & de l'empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit absolument oublié & le sage & les ordres qu'il avoit donnés il y avoit déjà quinze ans. Ce sage, qui ne l'étoit guères, de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince, par l'espérance de guérir son insomnie; &, pour y parvenir, il lui avoit représenté combien la cruauté aigrissoit le sang, & devoit éloigner le sommeil; mais il avoit été puni de cet avis salutaire par une prison plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu'elle habitoit, avec un oiseau, qui, depuis quelques jours, faisoit tout son amusement, avoit trouvé derrière son lit une natte, & derrière cette natte un endroit de la muraille assez mal construit, & qui laissoit quelques ouvertures, dans lesquelles l'oiseau qui faisoit ses délices étoit entré. Sa voix, pour le faire revenir, étant inutile, & touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems elle entra dans un souterrain dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit son oiseau, &, dans la crainte d'être grondée d'avoir démoli la muraille, elle eut soin de cacher la porte du souterrain avec la natte, de façon qu'il n'étoit pas

possible de la distinguer. La jeunesse est curieuse. Ce souterrain, tout horrible qu'il paroissoit à la première vue, étoit assez large & assez élevé pour laisser passer un homme. Moradbak s'accoutuma peu à peu à le voir sans horreur. Quelques plaintes qu'elle entendit à l'extrémité du souterrain, lui causèrent d'abord des frayeurs qui se calmèrent; elle voulut savoir d'où elles partoient; vingt fois elle s'avança, & vingt fois elle revint sur ses pas; mais enfin elle trouva que le souterrain conduisoit au cachot qui renfermoit le sage Aboumélek, & n'en étoit séparé que par deux effroyables grilles de fer qui donnoient précisément dans le cachot. Qui que vous soyez, lui dit le sage, ayez pitié de ma misère. Hélas! lui répondit Moradbak, que puis-je faire pour vous? Je suis la fille de Firéad, je n'ai que neuf ans, & mon père me grondera peut-être de vous avoir parlé. Etes-vous, continua-t-elle, le prisonnier auquel il porte tous les jours du pain & de l'eau, & qu'il ne veut pas que je voie? Je le suis, lui répondit Aboumélek. Alors Moradbak, devenue plus hardie, vint à ces grilles de fer, & bientôt elle y porta tout ce qui étoit en son pouvoir, & les petits soulagemens dont elle se privoit souvent pour adoucir les rigueurs de la captivité du sage. Pour reconnoître un si bon naturel, il résolut, de son côté,

d'élever son ame à la vertu & aux sublimes connoissances. Dans le dessein d'y parvenir, & de lui rendre les leçons de morale plus agréables, il lui avoit conté plusieurs histoires. Ainsi Moradbak, en promettant à son père de lui trouver un homme tel qu'il le cherchoit, n'avoit songé d'abord qu'à lui proposer le sage Aboumélek; elle avoit même regardé le désir d'Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, & une occasion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit. Cependant elle voulut le consulter avant que de faire aucune proposition à son père, pour savoir comment elle pourroit parler de lui, sans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à se servir de lui dans l'occasion présente, d'une façon qui parût naturelle, & qui ne pût les commettre ni l'un ni l'autre. Ce fut dans ces intentions qu'elle descendit à la grille du cachot, & qu'elle fit part au sage & de ce qui lui étoit arrivé, & de ses projets. Aboumélek lui répondit, qu'Hudjiadge se souviendroit peut-être encore des menaces qu'il lui avoit faites, & que ce seroit l'exposer inutilement que de le proposer; qu'il valoit mieux que ce fût elle-même qui se présentât pour conter les histoires que l'on désiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il; je vous en ai conté plusieurs, & je vous en

apprendrai tant que vous en aurez besoin. Allez, & n'oubliez pas qu'il n'est rien à quoi vous ne deviez vous exposer pour sauver les jours de votre père. Ce discours fit impression sur la jeune Moradbak, qui, malgré son mérite, ne présuinoit pas d'elle, & la détermina à se proposer le lendemain à son père. Mon père, lui dit-elle, je suis assez heureuse pour vous tirer de la peine où vous êtes, & mettre ainsi vos jours à l'abri de la cruauté d'Hudjiadge. Ah ! ma fille, que je t'ai d'obligations, lui dit-il, en l'embrassant les larmes aux yeux ! où trouverai-je le personnage illustre à qui je vais être si redevable ? Je veux aller me prosterner à ses pieds, & lui donner des marques de la plus vive reconnaissance. Vous n'irez pas loin, reprit Moradbak, pour le remercier d'une chose que le devoir & les sentimens lui font entreprendre avec joie. C'est moi, continua-t-elle. C'est toi, répondit Fitéad, avec une surprise mêlée de chagrin ; je te fais gré de ta bonne volonté ; mais puisque tu n'as point d'autre ressource à m'offrir, je vois bien qu'il faut me résoudre à quitter le pays. Prépare-toi à me suivre dans ma fuite ; je n'ai plus d'autre parti à prendre, & nous serons peut-être plus heureux ailleurs. Si vous étiez obligé d'abandonner votre patrie, il est certain, lui répliqua Moradbak avec tendresse, que je

vous suivrois avec joie ; mais vous n'en êtes pas réduit à cette peine. Soyez tranquille , je vous répons de tout. Le roi ne peut dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes & qui tiennent l'esprit en suspens , selon l'usage des philosophes Indiens , comme est celle-ci, par exemple :

Une femme est entrée dans un jardin , où elle a ramassé des pommes : ce jardin a quatre portes , gardées chacune par un homme : cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte ; quand elle est arrivée à la seconde , elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au second portier ; à la troisième , elle a fait la même chose ; enfin elle a encore partagé avec le quatrième , de façon qu'elle n'avoit plus que dix pommes : alors on demande combien elle en avoit ramassé.

Fitéad étonné voulut deviner combien la femme en avoit en effet ramassé , mais Moradbak l'interrompt dans son calcul , & lui dit : Elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré , poursuivit - elle , que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise ; ne craignez point que je fasse comme la femme dont Ebouali Sina avoit fait la fortune , & qui ne put se renfermer dans les règles que le sage lui avoit prescrites : écoutez-en l'histoire.

Fitéad y consentit, & Moradbak poursuivit ainsi :

Ebouali Sina, sage derviche, & fort aimé du grand prophète, passa la nuit chez une pauvre femme qui avoit exercé à son égard tous les devoirs de l'hospitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite ; & voulant la soulager dans sa misère, il détacha une pierre du mur de sa maison, & prononça quelques paroles sur elle, ensuite il la remit à sa place, & la perça d'un petit canal, au bout duquel il eut soin de placer un robinet. Alors il dit à la femme, en la remerciant & lui disant adieu : Ma bonne mère, quand vous voudrez avoir du *permetz* (1), ouvrez le robinet & tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez - en la quantité qui vous sera nécessaire pour votre usage, & portez le surplus au marché, soyez sûre que la source n'en tarira jamais ; tout ce que j'exige de vous, c'est de ne pas détacher cette pierre, & de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, & pendant quelque tems elle observa ce que le saint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l'opulence regna bien-tôt dans son petit mé-

(1) C'est un vin cuit fort célèbre.

nage; enfin la curiosité devint si forte en elle; qu'elle y succomba. Elle déplaça la pierre, & ne trouva dessous qu'une grappe de raisin. Elle remit les choses comme elle les avoit trouvées, mais le permetz ne coula plus & s'évanouit pour jamais. Soyez donc persuadé, mon cher père, poursuivit Moradbak, que je ne déplacerai point la pierre par un trop grand desir de bien faire; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi, & que vous ne vous repentirez point de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbak, l'embrassa plusieurs fois, & se rendit à ses instances, persuadé qu'il n'en auroit point de reproches; il alla donc au lever du roi, ou, pour mieux dire, à sa première audience, qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, & il lui dit en se prosternant: Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires; cependant je suis en état de lui présenter, dès aujourd'hui, quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente: tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjiadge, ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener? Sire, lui répondit Fitéad, c'est ma fille. Ta fille, reprit le roi, quel âge a-t-elle? Douze ans, lui répondit Fitéad; tu te



Qu'il m'en vienne un qui n'a dormi ni qui n'a mangé;

C. P. Marilhe Del.

N. Thiery Sculp.



moques de moi , interrompit Hudjiadge en colère ; que peut - on conter à cet âge ? Visir , continua - t - il , faites punir tout à l'heure cet insolent. Le visir lui représenta , avec beaucoup de ménagement , que l'on seroit toujours à portée de le punir , s'il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad , Hudjiadge en convint , & dit à son portier , viens donc ce soir , amène ta fille , nous entendrons , le visir & moi , les beaux contes que peut faire un enfant : je veux même , dit - il , en se tournant du côté de Fitéad , que tu juges toi-même de son mérite , selon lequel , j'en jure par ma barbe , tu seras puni ou récompensé.

Fitéad se retira , & vint apprendre à Moradbak ce qui s'étoit passé , en lui disant que sa vie étoit entre ses mains ; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du sage Aboumélek , qu'elle dit à son père tout ce qu'il falloit pour le rassurer.

Le soir étant venu , Fitéad la conduisit à l'appartement du roi , qui la vit paroître avec étonnement ; la grandeur de sa taille & sa beauté adoucirent un peu la férocité d'Hudjiadge ; cependant , il lui dit : fais moi un conte qui m'endorme ou qui m'amuse ; voyons si tu pourras sauver la vie à ton père. Moradbak ne

s'étonna point d'un début si peu prévenant : Aboumélek l'avoit mise au fait du caractère d'Hudjiadge , elle prit la parole avec assurance , après avoir reçu ordre du roi de s'asseoir , aussi bien que le visir & même Fitéad , & commença dans ces termes.

HISTOIRE

De Dakianos & des sept Dormans.

LES historiens rapportent qu'il y avoit dans l'ancienne Perse un berger nommé Dakianos , qui depuis trente ans conduisoit des moutons , sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui le connoissoient rendoient justice à sa probité , & la nature l'avoit doué d'une éloquence capable de l'élever aux plus grands emplois , s'il avoit vécu dans le monde.

Un jour , dans le tems qu'il faisoit sa prière , son troupeau prit l'épouvante & se dispersa. Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler , apperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu'à la moitié du corps dans un trou dont il ne pouvoit sortir , il courut à lui & le retira ; mais il fut frappé d'une lumière très-

brillante qui sortoit de cette ouverture ; il examina ce qui la produisoit , & reconnut sans peine qu'elle parloit d'une lame ou table d'or , d'une assez médiocre étendue ; il augmenta l'ouverture du trou , & se trouva dans un souterrain qui n'avoit pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d'or avec beaucoup d'attention ; mais il ne savoit pas lire , & ne pouvoit comprendre ce que signifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites : pour s'en éclaircir , il l'emporta , & quand la nuit fut venue , il la mit sous sa veste & revint à la ville. Son premier soin fut de la montrer aux savans qu'on lui indiqua , mais quelque versés qu'ils fussent dans les sciences , il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription ; cependant un de ces docteurs lui dit , personne ne peut ici traduire ces caractères ; allez dans l'Egypte , vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans , qui fait lire les plus anciennes écritures & qui possède toutes les sciences , lui seul peut satisfaire votre curiosité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit , & partit sur le champ pour l'Egypte.

Dès qu'il y fut arrivé il s'informa du vieillard. Il étoit si célèbre , que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver , lui dit le

fujet de son voyage, & lui présenta la table d'or. Le vieillard le reçut avec bonté, & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité; mais après avoir réfléchi quelque tems, il jeta les yeux sur Dakianos, & lui dit: comment cette table est-elle tombée entre vos mains? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée, des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, & cette inscription parle d'un infidèle dont la fin doit être tragique & funeste; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus vous regarde sans doute. Dakianos surpris de ce discours, lui répondit: comment ce que vous dites peut-il être? Je prie Dieu tous les jours depuis trente ans; jamais je ne lui ai été infidèle; comment puis-je être réprouvé? Quand il y auroit trois cents ans, lui répondit le vieillard, que vous serviriez Dieu, vous n'en ferez pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos; il poussa des soupirs, il pleura même, & s'écria: Plût à Dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée,

& que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible ! Que vous auroit servi , lui dit alors le savant homme , de ne me la point apporter , la prédestination de Dieu est de toute éternité ; ce qui est écrit dans le livre de vie ne se peut effacer ; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux , Dieu seul est infailible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un trésor des plus considérables , & que toutes les richesses appartiennent à celui qui sera possesseur de la table d'or. Ces mots de richesses consolèrent Dakianos ; & dans le transport de son ame , il dit au vieillard : Ne tardons point , allons chercher le trésor , nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en soupirant : Vous ne ferez pas plutôt le maître de toutes ces richesses , que vous en abuserez. Il n'est pas aisé de savoir être riche , & je ferai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service. Quels discours me tenez - vous , s'écria Dakianos ! Quoi ! je vous ai l'obligation de me procurer des trésors , vous faites ma fortune , & vous voulez que je manque à la reconnoissance ! Un infidèle ne seroit pas capable de cette ingratitude , & je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment , par le grand

Dieu, de vous regarder comme mon père, & de partager exactement toutes ces richesses avec vous, ou plutôt, vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, & je ferai toujours content.

Ces protestations n'auroient que médiocrement rassuré le vieillard; mais l'avarice, la seule passion qui se fasse sentir à un certain âge, l'emporta sur les réflexions; il consentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds: il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empressement, qu'il rompit la porte avec son pied, quoique la clef fût à la serrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une foible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais dont les sept portes étoient fermées, mais sur lesquelles les clefs étoient attachées. Dakianos prit celle de la première porte & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajustemens de la plus grande magnificence,
&

& sur-tout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu'ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts des pierres les plus précieuses.

Le troisième étoit orné d'un nombre infini de cuirasses, de cotes de mailles & de casques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries superbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le sixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à peine entrer dans le septième, tant on y trouvoit de saphirs, d'amétistes & de diamans. Ces trésors immenses éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de sa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret & le mystère sont en cette occasion? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connoissance de ce trésor, son premier soin fera de le confisquer; êtes-vous bien sûr de vous? Ne craignez-vous rien de votre indiscretion? Le desir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua

le vieillard, vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richesses, interrompit Dakianos, avec une sorte d'altération; mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s'aperçut de cette altération, & lui dit: Si vous trouvez que la moitié soit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart: volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter sûrement? Vous nous ferez découvrir, & vous serez cause de notre malheur. Hé-bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m'ayez promis beaucoup davantage, ne me donnez qu'un des appartemens, j'en ferai content. Vous ne répondez point à ma question. Nous examinerons à loisir le parti que vous me proposez, reprit Dakianos: je suis toujours bien aise que vous soyez plus raisonnable, & que vous commenciez à vous rendre justice. Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d'avidité, & ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamans où ils étoient alors: Vous sentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci est sans contredit le plus riche, & qu'il n'est pas naturel que je vous cède des droits aussi légitimes que les miens. Vous avez raison, reprit le vieillard, & je ne vous le demande pas. Ils passèrent

ensuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce trésor, dit Dakianos, après l'avoir considéré quelque tems, est assurément celui qui causera le moins d'embarras, & dont on peut se défaire le plus aisément; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles; ainsi, je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m'engage à le garder. J'en conviens, lui répondit le vieillard; passons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il, en voyant le cinquième appartement: non, répondit Dakianos, je pourrois absolument me passer de quelques-unes; mais je vous ai trop d'obligation pour vous exposer, en vous les donnant: comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'auriez-vous point à vous en défaire? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard: non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir; on vous arrêteroit, & vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer: voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement: ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir; votre âge est un obstacle à leur usage.

Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses & les armes qui remplissoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres; & le vieillard lui dit : Ces armes sont aisées à porter; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, & vous ne courrez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinoit, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamans; enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme; & ne pouvant concevoir comment il avoit si long-tems mis les choses en balance : Je me défie de toi, dit-il, en courant sur le vieillard. Le vieillard embrassa ses genoux : Soyez touché, lui dit-il, de ma vieillesse; les trésors ne me font plus aucune impression, & je n'y prétends rien. Je le crois bien, lui répondit Dakianos, ils font à moi, la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappela ses sermens; mais je vous en relève, poursuivit-il. Pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offensé, reprit Dakianos, ta vie seroit ma mort, elle me donneroit trop d'in-

quiétude. Mon secret est à moi, dit-il, en faisant voler la tête de ce savant vieillard.

Le premier soin de Dakianos fut de faire promptement une fosse & d'enterrer cette malheureuse victime de son avarice. Il craignoit les témoins & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du trésor qu'il possédoit; & son esprit, que des moyens de le conserver. Mais après l'avoir dévoré des yeux, & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de satisfaisant, dans quel trouble ne se trouva-t-il pas, quand il se sentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres? Combien se reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui? Et s'il eût quelque souvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuser sa mémoire, & pour se persuader qu'il avoit eu de mauvais desseins, puisqu'il ne l'avoit pas averti d'une chose que l'on pouvoit prévoir sans être aussi savant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrain, il falloit en sortir; quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il étoit environné? Il falloit donc s'en éloigner; mais comment pouvoir s'y déterminer, surtout dans un tems où la terre, nouvellement remuée, pouvoit attirer la curiosité des voyageurs? Dakianos fut au moment de se laisser

mourir, pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ses inquiétudes, fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé, & se rendit à la ville. Il acheta un cheval, qu'il chargea de biscuit & d'une petite barrique d'eau, & revint avant le jour trouver un trésor qu'il apperçut avec autant de plaisir dans l'état où il l'avoit laissé, qu'il avoit eu de chagrin de s'en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec une fatigue incroyable, un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l'ouverture avec ses autres habits, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l'abri. Tout ce qu'il souffrit en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir; & l'on n'auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine & le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu à peu toutes les choses

qui lui étoient nécessaires pour sa sûreté & sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en Egypte : sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais ; celui de mille colonnes, élevé par Melik Joïna, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richesses flattèrent non-seulement son amour propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords, aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves, en bâtimens, en femmes & en chevaux ; & la fortune favorisoit encore

un commerce qui l'intéressoit fort peu. Son cœur, satisfait du côté des richesses, ne fut pas long-tems sans être sensible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon si fine & si déliée, qu'ils sont ordinairement séduits, & Dakianos, qui joignoit à l'opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perse; il fit des présens aux vizirs pour obtenir leur protection, & se rendit par-là leur esclave: sa magnificence & sa générosité parvinrent, comme il l'avoit prévu & désiré, jusqu'aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impression favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta des présens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu rassembler. C'est ordinairement par neuf qu'on les présente quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré; il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le second portoit neuf sabres dont les poignées d'or étoient garnies de diamans.

On voyoit sur le troisième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge neuf harnois de chevaux assortissans aux autres présens.

Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquième.

Neuf autres caisses combles de rubis chargeoient le sixième.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvoit sur le septième.

Les amétistes dans un nombre égal de caisses faisoient la charge du huitième.

Enfin l'on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & superbement parées suivoient cette petite caravane, & huit jeunes esclaves, qui n'avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens causoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l'on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave; Dakianos, qui s'attendoit à la question, se montra: le roi,

fenfible au tour délicat qu'il joignoit à des préfens fi confidérables, le reçut avec une extrême diftinction, & fon éloquence naturelle acheva de lui mériter fes bonnes graces, bientôt il ne fut plus poffible au roi de fe paffer de lui. Il le faifoit affeoir à fes côtés, il lui donnoit le plaifir de la musique, il lui envoyoit tous les jours des plats de fa table, & très-fouvent les vins les plus exquis, pendant que de fon côté il répondoit à tant de bontés par des préfens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence; enfin fa continuelle libéralité & fon éloquence lui donnèrent un fi grand crédit fur l'efprit du roi, qu'il le fit fon vifir pour ne s'en jamais féparer; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perfe avec un pouvoir abfolu; il auroit dû jouir d'un bonheur qui contentoit fa vanité; mais l'ambition peut-elle être jamais fatisfaite? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées & les fouhais d'un ambitieux. Ce fut alors que l'on apprit au roi l'arrivée d'un ambaffadeur de Grèce, il lui donna promptement audience: l'ambaffadeur, après avoir baifé le pied de fon trône, lui remit une lettre qu'il

fit lire à haute voix par son secrétaire ; elle étoit conçue en ces termes :

Moi, empereur & sultan des sept Climats, à vous, roi de Perse. Aussi-tôt que ma lettre royale vous aura été rendue ne manquez pas de m'envoyer le tribut de sept années ; si vous faites difficulté de me satisfaire, sachez que j'ai une armée toute prête à marcher contre vous.

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi qu'il ne sut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit ; la lettre de l'empereur de Grèce, ne doit pas, dit-il, vous affliger ; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence : ordonnez à vos plus fidèles sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi ; il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens ; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris, qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos qu'il déclara général de cette

armée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soin d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux portoient avec peine; le roi de Perse, qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, & lui répétant mille fois qu'il étoit sa force, son appui, & l'ami de son cœur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris; il les équipoit à ses dépens, & leur donnoit tout l'argent qu'ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l'univers, & son armée se trouva bientôt forte de trois cents mille hommes.

L'empereur de Grèce assembla promptement ses troupes sur les nouvelles qu'il eut de l'armée de Perse, & vint au-devant de Dakianos avec sept cents mille hommes. Dès qu'il apperçut l'ennemi, il partagea son armée en deux corps & donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, & leur premier choc fut si terrible, que l'armée de l'Empereur de Grèce eut à peine le tems

de se reconnoître ; elle fut presque aussitôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit couper la tête à l'empereur de Grèce qu'il avoit fait prisonnier, & se rendit sans peine maître de tous les états, dont il se fit reconnoître souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d'écrire cette lettre au roi de Perse :

J'ai défait & vaincu (1) César, j'ai conquis ses états, je suis monté sur son trône, & j'ai été reconnu souverain de tout son empire. Dès que ma lettre vous aura été rendue, ne differez pas d'un moment à m'envoyer le tribut de sept années, si vous faites la moindre difficulté de me le payer, vous subirez le même sort que César.

Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-même. Sans perdre de tems, il assembla ses troupes. Mais avant que de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grèce, il fit cette réponse à Dakianos :

Un homme aussi méprisable que toi, peut-il s'être emparé de la Grèce? tu me trahis, moi qui suis ton roi, & qui me vois assis sur le trône d'or de mes aïeux ; tu m'attaques malgré la fidélité & la reconnoissance que tu me dois ; je pars pour faire périr jusques à la mémoire, remettre la Grèce en

(1) Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les empereurs de Grèce.

son premier état, & la rendre à son souverain légitime.

Cette réponse méprisante du roi de Perse jetta Dakianos dans un emportement de colère épouvantable; il fit sur le champ un détachement de deux cens mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse; ces troupes ne furent pas long-tems sans le rencontrer, le combat fut très-opiniâtre; mais enfin le roi de Perse fut défait, pris & conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence; méchant, lui dit-il, comment peux-tu soutenir mes regards, toi, le plus ingrat de tous les hommes? Moi, ingrat, reprit Dakianos, j'ai levé des troupes à mes dépens, j'ai dépensé la plus grande partie de mes trésors, j'ai donc acheté cette conquête; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle; que peux-tu me reprocher? Je t'ai aimé, reprit le Roi.

On soutient mal des reproches aussi-bien fondés quand on a la puissance en main. Ainsi Dakianos, pour toute réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête. Aussi-tôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit Ephèse pour y fixer son séjour; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe, il la fit rebâtir avec magnificence, & donna tous

tes soins à la construction d'un palais qui n'avoit point son pareil pour la solidité, l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosch dont les murailles avoient deux cent toises de longueur, & dont le ciment & toutes les liaisons étoient d'or & d'argent. Ce kiosch contenoit mille chambres, & chacune renfermoit un trône d'or, sur lequel on voyoit un lit de semblable métal; il fit faire trois cens soixante & cinq portes de cristal, qu'il plaça de façon que le soleil levant regardoit tous les jours de l'année une de ces portes; son palais avoit sept cent portiers; soixante vizirs étoient occupés de ses affaires; on voyoit tous les jours, dans la salle d'audience, soixante trônes sur lesquels ceux qui s'étoient signalés à la guerre étoient assis; il y avoit sept mille astrologues, qui s'assembloient tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or, & qui du reste étoient magnifiquement vêtus; ils n'avoient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas, chacun desquels avoit sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille soldats.

Un jour que Dakianos étoit au sein de toute sa splendeur, un vieillard fortit de deffous le trône sur lequel il étoit affis. Le roi surpris, lui demanda qui il étoit; mais loin de lui en faire l'aveu, puisqu'il étoit un génie infidelle, je suis, lui dit-il, le prophete de Dieu, j'obéis à ses ordres en venant vous trouver; sçachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, & qu'il veut que vous foyez le dieu de la terre. Dakianos lui répondit, qui pourra croire que je le fois? Et le génie disparut aussitôt. Quelque tems après Dakianos eut encore la même apparition, & le génie lui dit les mêmes choses; mais il lui répondit, vous me trompez; comment pourrai-je être le dieu de la terre? Votre puissance, vos grandes actions & le soin que Dieu a pris de vous, doivent vous le persuader; mais si vous ne me croyez pas, répondit le vieillard, faites ce que je vous dirai, & vous serez bientôt convaincu. Dakianos, dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à désirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de consentir à tout. Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer, poursuivit le veillard. On exécuta ce qu'il desiroit; & quand Dakianos s'y fut placé: prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poisson dont Dieu seul connoît la grandeur, & qui vient tous les jours à terre, il y demeure
jusqu'à

jusques à midi pour adorer Dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières; quand elles sont finies, il se replonge au fond de la mer. Le poisson parut à son ordinaire, & le génie dit à Dakianos : quoique le poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons de la mer que vous êtes le dieu de la terre; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous sçavez la vérité de ce que je vous annonce, continuait-il, si vous osez seulement lui dire : je suis le dieu de la terre; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos, il appella le poisson & lui dit : Je suis le Dieu de la terre; ces paroles infidèles firent plonger le poisson jusqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le Dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidèle & que sa présence lui avoit fait prendre la fuite; dès-lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit, car il faisoit jeter dans un brasier

ardent tous ceux qui refusoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui, les mains croisées sur l'estomach, il y avoit six Grecs qui avoient toute sa confiance & qui approchoient le plus de sa personne : ils se nommoient *Jemlikha*, *Mekchiliana*, *Mechlima*, *Debermouch* & *Chaznouch*. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à sa droite & à sa gauche, & *Jemlikha* étoit celui qu'il aimoit le plus ; la nature l'avoit favorisé de ses graces, son visage étoit beau, ses paroles étoient plus douces que le miel, & son esprit étoit brillant & agréable ; en un mot, ce jeune homme renfermoit en lui toutes les perfections, & son devoir l'engageoit, aussi bien que ses camarades, à rendre à *Dakianos* les hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu.

Un jour que *Dakianos* étoit à table, *Jemlikha* tenoit un éventail pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d'acharnement sur le plat qu'il mangeoit, qu'il fut obligé de l'abandonner. *Jemlikha*, frappé de cet évènement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l'importunoit, prétendît à la divinité : il me semble, continuait-il, que l'on ne doit faire aucun cas d'un sem-

blable Dieu. Quelque tems après, Dakianos entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures; & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail; Dieu envoya la même mouche, & cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser dans la crainte qu'elle n'interrompît son sommeil, mais ses soins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha, déjà frappé de ses premières réflexions, dit en lui-même, cet homme assurément n'est pas plus Dieu que je le suis moi-même : il ne peut y avoir qu'un Dieu, & c'est celui qui a créé le soleil qui m'éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l'habitude de dire tous les soirs, en se couchant, le vrai Dieu est celui qui a créé le ciel, qui se soutient sur l'air sans piliers.

Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, & de n'en point faire part à ses amis. Jemlikha communiqua tous ses doutes à ses camarades. Un homme qui n'a pu se débarrasser d'une mouche a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature, leur dit-il ? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais si notre roi n'est pas Dieu, lui dirent-ils, quel est celui qu'il faut adorer ? Jemlikha leur dit ce qu'il en pensoit : ils en furent persuadés, & depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui.

Les assemblées qu'ils faisoient en des lieux écartés, devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut instruit, & les fit venir en sa présence pour leur dire : Vous adorez un autre Dieu que moi ? Ils se contentèrent de lui répondre : Nous adorons le souverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponse pour lui, les accabla de caresses, & leur donna la robe d'honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leur maître, & leur premier soin fut d'aller adorer & remercier le grand Dieu de ses bienfaits. Jemlikha leur dit ensuite : Si l'on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger, nous ne devons espérer aucune grace de sa part. Je crois donc que le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de quitter le pays, & d'en chercher un où nous puissions adorer Dieu sans crainte. Mais comment prendre la fuite, lui répondirent ses compagnons ? Nous ne connoissons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en Dieu, reprit Jemlikha, & profitons des circonstances; nous ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours à la tête de son armée; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent, la permission de jouer au

teheukian (1); nous sortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, & nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet, & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le tems de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée, & recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu'ils avoient projeté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent : Nous sommes ennuyés de votre roi; il veut se faire passer pour le Dieu de la terre, & nous n'adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes esclaves avoient déjà le sabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les poursuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlikha, nous sommes perdus, si nous ne faisons toute la diligence possible. Ils poussèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils se rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim & de soif,

(1) Ou mail à cheval.

ils s'arrêtèrent sur le bord du chemin, & prièrent Dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fidèles les entendirent; & touchés de leur situation, ils inspirèrent à Jemlikha de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas sans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger assis qui chantoit pendant que son troupeau païffoit. Jemlikha appela ses compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, & leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne.

Le berger, qui se nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, & leur premier soin fut d'en rendre grâces à Dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit: Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu personne? Si je ne me trompe, vous prenez la fuite: confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelque utilité. Jemlikha lui conta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger; Dieu l'éclaira, & sur le champ il apprit & répéta leurs prières. Ensuite il leur

dit : Je ne veux plus vous quitter ; Ephèse est si près d'ici , que vous y courez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez près d'ici une caverne que l'on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherches : je vais vous y conduire , & sans attendre plus long-tems , ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appelloit *Catnier* , qui les suivoit ; ils ne vouloient pas le mener avec eux , & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jetèrent une pierre qui lui cassa une jambe , mais il les suivit en boitant. Ils lui en jetèrent une seconde , qui ne le rebuta point , quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant ; au contraire , en marchant sur les deux de derrière , il ne ralentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une , il ne fut plus en état de marcher. Mais Dieu , pour faire éclater sa toute-puissance , donna le don de la parole à ce petit chien , qui leur dit : Hélas ! vous allez chercher Dieu , & vous m'avez ôté toute espérance de pouvoir y aller comme vous ! Ne suis-je pas aussi une créature de Dieu ? N'y a-t-il que vous qui soyez obligés de le connoître ? Ils furent étonnés d'une si grande mer-

veille, & si touchés de l'état auquel ils l'avoient réduit, qu'ils le portèrent l'un après l'autre, en priant Dieu de les protéger.

Ils ne furent pas long-tems fans arriver dans la caverne où le berger les conduisoit. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant, qu'ils se couchèrent & s'endormirent; mais par une permission toute particulière de Dieu, ils dorment les yeux ouverts, de façon qu'on ne les auroit jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait.

La caverne étoit sombre, les ardeurs du soleil ne pouvoient jamais les incommoder; un vent doux & léger les rafraîchissoit fans cesse, une ouverture longue & étroite laissoit entrer les rayons du soleil à son lever, & la bonté de Dieu alla jusqu'à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la semaine, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques, qui avoient échappé à la fureur du sabre des jeunes esclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s'étoit passé: il fut au désespoir de leur fuite; & dans le tems qu'il repassoit dans son esprit toutes les bontés qu'il avoit eues pour eux, & qu'il les accusoit de la plus grande ingratitude, le même génie infidèle, qui lui avoit

déjà apparu plusieurs fois, se présenta devant lui, & lui dit : Vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre Dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce discours réveilla la colère de Dakianos ; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite : je puis seul vous y conduire, reprit le génie, les hommes feroient en vain des recherches pour le trouver, & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent aussi-tôt, & ne furent pas long-tems sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'est ici qu'ils se sont retirés. Dakianos, qui n'étoit occupé que du desir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d'un vent furieux, & les ténèbres se répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne : ce fut avec des peines incroyables ; & , malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d'y entrer, tant l'air étoit impénétrable. Il apperçut Catnier qui dormoit la tête posée sur ses deux pattes. Il distingua parfaitement les six jeunes Grecs & le berger qui goûtoient les charmes du sommeil ; mais il ne les en soupçonna pas, car ils

avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts; une secrète horreur le retint; la vue de cette caverne, & tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans son esprit; enfin il vint rejoindre son armée, en disant qu'il avoit trouvé ses esclaves; qu'ils s'étoient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler; qu'il les avoit laissés prisonniers dans la caverne, en attendant le parti qu'il prendroit sur leur punition. En effet, il consulta ses soixante visirs, & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes esclaves; aucun de leurs avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie, qui lui conseilla de commander à ses architectes, qui marchaient toujours avec lui, d'élever une muraille très-épaisse qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute espèce de secours à ceux qui s'y trouvoient enfermés. Vous aurez soin, pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire sur cette muraille le tems, l'année & les raisons qui vous ont engagé à la construire; c'est le moyen d'apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conseil, & fit élever une muraille aussi épaisse que celle d'Alexandrie; mais il avoit eu la précaution de réserver

ver un passage dont il connoissoit seul l'ouverture , dans l'espérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ses esclaves , & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne , dont il étoit continuellement occupé malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes , qui campoient devant la muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes , auquel il étoit conigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de sa vie ; car jusqu'à ce moment tout lui avoit heureusement succédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre , les délassemens & les fêtes que son ferrail lui donnoit tous les jours , les amusemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de sa garde , ne pouvoient remplacer Jemlikha dans son cœur , ni lui faire oublier ses procédés & ceux de ses compagnons. Un desir de vengeance se joignoit à l'insulte qu'il croyoit en avoir reçue ; elle lui paroissoit d'autant plus grande , que rien encore ne lui avoit résisté. Pour un homme enivré de sa gloire , & dont il avoit été lui-même l'artisan , une opposition aussi formelle à ses volontés , étoit une cruelle situation ; aussi rien

ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à sa caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, du moins pour repaître ses yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouissoient ceux qu'il regardoit toujours comme ses esclaves, redoubloit ses fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts, leur silence à tous les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes même, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand Dieu, aux discours qu'il tenoit ordinairement, Dieu permit que Catinier, sans se remuer, lui répondit : méchant, peux-tu blasphémer un Dieu qui t'a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du sçavant Egyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens ? Dakianos, dont la colère étoit impuissante, sortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation ! Mais loin de recourir à Dieu & d'implorer sa clémence, son orgueil se révolta ; & par un sentiment naturel aux méchans qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis, responsables des choses qui ont blessé leur vanité, il fit à son retour, exécuter dans la place publique, plus de deux

mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immensité de ses états; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher, disoit-il en lui-même? Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous côtés, qu'un mot de ma bouche sacrée est révééré. Que suis-je cependant aux yeux d'un animal que Dieu protège? Un objet d'impuissance. Ah! Dakianos, quelle honte! Mais du moins j'ai sçu la cacher, malgré ce Dieu qui veut me tourmenter, & ses efforts seront impuissans contre mon arrangement. Que je suis heureux d'avoir dérobé à mes sujets la connoissance d'un tel malheur! Que j'ai eu d'esprit en faisant élever une muraille qui défend l'entrée de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que j'ai disposées, tous les hommes de pouvoir y aborder! Mais comment mes esclaves peuvent-ils y subsister depuis que je les y tiens enfermés? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, & cette communication m'est inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'environne la montagne,

de mes troupes. Aussi-tôt il donna ordre à six cens mille hommes de former une enceinte des plus exactes, & de ne laisser approcher personne, d'un lieu si odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l'entrée de la caverne, & dit d'une voix haute & fiere : c'est à présent que vous ferez obligés de vous remettre en ma puissance. Catnier lui répondit encore : nous ne te craignons point, Dieu nous protège ; mais, crois-moi, retourne à Ephèse, ta présence y devient nécessaire. Dakianos voyant qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, & trouva que l'on avoit égorgé plusieurs eunuques de son ferrail, violé & enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s'empêcher de retourner à la caverne, & de dire à Catnier (parce qu'il étoit le seul qui lui répondoit) : si ton Dieu pouvoit me rendre l'honneur qu'on m'a ravi, je verrois. . . . Catnier lui répondit : Dieu ne peut rendre l'honneur quand on l'a perdu. Va, retourne à Ephèse, d'autres malheurs t'y attendent. Ces paroles émurent Dakianos. Il revint aussi-tôt sur ses pas, & trouva que le démon de la haine s'étoit emparé de ses trois fils, qu'ils avoient mis le sabre à la main, & que l'ange de la mort alloit les enlever, ce qu'il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un pere ! Quel cha-

grin pour un ambitieux qui comptoit leur donner à chacun l'empire d'une des parties du monde ! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s'empêcher de revenir encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous serez entre mes mains ? Mais rendez-moi mes enfans, & je vous pardonne tout ce que vous m'avez fait. Catnier, prenant toujours la parole, lui répondit : Dieu ne rend point des enfans quand il les a bannis du monde, pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à Ephèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; & dans la rage & le désespoir de son cœur, il ordonna à toutes ses troupes & à tous les habitants d'Ephèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabbatit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée, qui prit la fuite, & contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres ; & toutes les richesses qu'il avoit toujours amassées avec tant de soin, s'évanouirent à ses yeux, pendant que

la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux sept dormans, & à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : c'est la crainte, & non la piété qui semble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi, Dieu connoît ton cœur, tu ne peux le tromper.

Dakianos se retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui se succédoient, pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte, qui s'étoit considérablement augmentée, exigeoit des exemples, & la situation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande sévérité ; il fit, pour cet effet, élever au milieu de la place publique, & sur les cendres de son palais, un trône de fer, il ordonna à toute sa cour & à toutes ses troupes de s'habiller de rouge (1), & de porter des turbans noirs ; il eut soin de prendre le même ajustement pour faire périr en un instant cinq ou six cens mille hommes qu'il vouloit sacrifier à la fois à la fûreté de son trône, aux mânes

(1) Cette couleur est en Orient la marque des vengeances du prince.

de ses enfans, à son honneur perdu, & qui plus est, aux remords qui déchiroient son cœur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne; il espéra que ses armes, qui sont ordinairement la confiance des méchans, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obtenir, ni par prieres, ni par menaces; en arrivant il redoubla ses blasphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier, sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête, qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble, reprit Dakianos, Dieu ne peut me faire trembler; mais il peut te punir, poursuivit Catnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc & ses flèches: nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable: alors il lui décocha une flèche de toute la force de son bras; mais un pouvoir surnaturel la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, & dans le même instant il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six vingt pieds de longueur, & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler; Dakianos voulut prendre la fuite, mais le serpent l'eut bientôt atteint, il le prit par le milieu du corps, & lui fit traverser la ville pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes & de sa punition;

il le porta sur le trône de fer qu'il avoit préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu à peu, & par les extrémités, Dakianos donna, par ses souffrances, un exemple terrible de la punition que méritoient son ingratitude & son impiété. Le serpent revint ensuite dans la caverne, sans avoir fait le moindre mal à personne, & tous les habitans d'Ephèse le comblèrent de bénédictions en le voyant retourner à la caverne.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, & occupèrent son trône pendant cent quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante & neuf ans.

Quand le tems du sommeil des sept Dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva; un des sept se réveilla dans l'instant que l'aurore commençoit à paroître, il se leva sur son séant, en disant en lui-même, il me semble que j'ai tout au moins dormi pendant vingt-quatre heures, & peu à peu les autres se réveillèrent frappés de la même idée.

Jemlikha toujours plus vif que les autres, se leva promptement, & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne, une muraille construite de gros quartiers de pierre qui la fermoient exactement; il revint trouver les cama-

rades, & leur conta le sujet de sa surprise ; malgré cet inconvénient, ils convinrent qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la Ville pour acheter des vivres ; ils jettèrent les yeux sur le berger, & Jemlikha lui donna de l'argent en lui disant : tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le Berger sortit pour leur rendre ce service. Dans le moment (1) Catnier s'éveilla parfaitement guéri de ses trois jambes, & le vint caresser. Le Berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne : car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé ; mais en examinant avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre qui composoient la muraille, il reconnut, non sans étonnement, qu'une partie des arbres s'étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée ; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il apperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part à ses camarades de son étonnement. Ils se levèrent aussi-tôt & sortirent

(1) Il y a dix animaux qui doivent entrer dans le paradis ; la baleine qui a reçu Jonas dans son ventre ; la fourmi de Salomon ; le belier d'Ismaël ; le coucu de Belkis ; la chamelle du prophète de Dieu, l'âne d'Aazis, reine de Saba ; le veau d'Abraham ; la chamelle du prophète Saleh ; le bœuf de Moïse ; & le chien qui étoit avec les sept Dormans.

pour en juger ; mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au Berger : donne-moi tes habits , je vais moi même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire , & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre ; le Berger lui donna ses habits , & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille , suivit le chemin de la ville , & remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit : *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement : n'est-ce point , disoit-il , une vision ? veillai-je ? & n'éprouvai-je pas l'illusion d'un songe ? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions , il vit sortir un homme du château , il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse , il lui dit simplement qu'elle se nommoit ainsi ; comment nommez-vous celui qui la gouverne , reprit aussitôt Jemlikha ? Elle appartient à Encouch , il en est le roi , il y fait son séjour , lui repliqua le même homme : Jemlikha toujours plus étonné poursuivit ses questions : que signifient ces mots écrits sur cet étendart , lui demanda-t-il ? Il satisfit sa curiosité en lui disant qu'ils représentoient les noms purs de Dieu ; mais il me semble , interrompit Jemlikha avec vivacité , que

Dakianos est le roi de cette ville, & qu'il s'y fait adorer comme Dieu. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui se nommât ainsi, reprit l'habitant de la ville. Quel sommeil singulier éprouvai-je à présent, s'écria Jemlikha? Réveillez-moi je vous conjure, lui dit-il; cet homme surpris à son tour, ne put s'empêcher de lui dire: quoi vous me faites des questions sages & raisonnables, vous avez compris mes réponses, & vous croyez que vous dormez? Jemlikha honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, disant en lui-même, grand Dieu m'avez-vous privé de la raison! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon; les maisons, les temples, les ferrails, lui parurent sous une forme nouvelle: enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choisit plusieurs pains & présenta son argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention, il en fut allarmé, & lui dit: pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain, prends ton argent, & ne t'embarrasse pas d'autre chose. Le boulanger lui répondit avec une vive curiosité: où as-tu trouvé cet argent? Que t'importe, reprit Jemlikha? Je ne connois point cet argent, lui repliqua le boulanger, il n'est point frappé au coin du roi qui règne aujourd'hui; fais-moi part du trésor que tu es allé

heureux sans doute pour avoir trouvé, je te promets le secret. Jemlikha prêt à s'impatienter, lui dit : cet argent est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit ainsi : tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m'en imposer. Dieu t'a fait la grace de te faire trouver un trésor, si tu ne consens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il sçaura te faire arrêter, on saisira tes richesses, & l'on te fera peut-être mourir, pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha impatienté de tous les discours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner ; le boulanger le retint ; la dispute s'échauffa, & le peuple s'assembla pour les écouter. Jemlikha disoit au boulanger : je ne suis sorti qu'hier de la ville, je reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un trésor ? Rien n'est plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlikha & le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de la dispute, & le prince lui dit : où as-tu trouvé les

vieilles monnoies dont on parle ? Sire , lui répondit Jemlikha , je les ai apportées hier de la ville ; mais en une nuit Ephèse a pris une forme si différente , que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés , tous ceux que je vois , me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville , & je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : tu paroiss avoir de l'esprit , ta physionomie est heureuse & n'a rien d'altéré ; comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m'abuser que tu feins d'avoir perdu l'esprit ? Je veux absolument sçavoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit , & je consens à te laisser le reste. Sire , lui répondit Jemlikha , je n'ai point trouvé de trésor , mais je crois avoir perdu l'esprit. Jemlikha n'osoit parler trop clairement , il craignoit toujours que ce roi , qu'il ne connoissoit pas , ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce Prince , qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui , Encouch avoit un visir dont l'esprit étoit pénétrant , & qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi & de l'histoire ; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue , & l'on avoit par conséquent quelque notion des sept dormans que l'on

croyoit être dans la caverne voisine. Les discours de Jemlikha lui donnerent des soupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : je suis fort trompé ou ce jeune homme étoit attaché à Dakianos : Dieu l'éclaira, il le quitta, & se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger & un petit chien; ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune homme est celui que Dakianos aimoit avec tant de passion.

Encouch avoit, avec raison, beaucoup de confiance en son visir; ainsi s'adressant à Jemlikha : conte-nous ton aventure sans aucun déguisement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha, qui sentoit le besoin que ses amis avoient de son retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit son récit qui se trouva conforme à tout ce que le visir avoit lu dans l'histoire; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'est qu'il ajouta : votre majesté sçaura que j'ai une maison, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent visir, que ce que tu as raconté au roi est arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous don-

ner une autre preuve, reprit le roi. Je ne réponds point par respect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on me fait; mais pour vous persuader tout ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable; moi seul j'en ai connoissance. Le roi & toute sa suite se mirent aussitôt en marche pour se rendre à cette maison. Mais Jemlikha, qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés & ne reconnoissoit ni son quartier ni sa maison.

Il étoit dans cet embarras, quand Dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune homme, vint à son secours, & lui dit : serviteur de Dieu, vous me paroissez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris, lui répondit Jemlikha, cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison; pas même le quartier où elle est située : suivez-moi, lui dit l'ange de Dieu, je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys & des visirs, suivit l'ange de Dieu qui s'arrêta, quelque tems après, devant une porte & disparut en lui disant : voilà votre maison. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoit inconnu & qui étoit entouré de plusieurs jeunes gens; il les salua tous fort poliment, & dit

au vieillard avec douceur : cette maison m'appartient , à ce que je crois : pourquoi vous y trouvai-je & qu'y faites - vous ? Je crois que vous vous trompez , lui répondit le vieillard avec la même douceur ; cette maison est depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l'a laissée à mon père qui n'est pas encore mort , & qui , dans la vérité , n'a plus qu'un souffle de vie. Les jeunes gens voulurent répondre , & même s'emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieillard leur dit : ne vous fâchez point , mes enfans , l'emportement n'est jamais nécessaire : il a peut-être quelque bonne raison à nous donner , écoutons-le. Ensuite il se tourna du côté de Jemlikha , & lui dit : Comment cette maison peut-elle vous appartenir ? De quel droit le prétendez-vous ? Qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard , reprit Jemlikha , comment pourrois - je vous persuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi ; je n'y puis rien comprendre moi-même , jugez de la situation où je suis. Le vieillard , touché de sa douleur , lui dit : Prenez courage , mon enfant , je m'intéresse à vous , mon cœur s'est ému en vous voyant. Jemlikha , rassuré par ce discours , raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu son

récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque tems, il soupira; son trouble & son émotion redoublèrent; il baïsa plusieurs fois le portrait, & se jetta aux pieds de Jemlikha en frottant son visage tout ridé, & tenant sa barbe blanchie par les années, il s'écria ! ah mon cher grand - père ! Les torrens de larmes qui couloient de ses yeux l'empêchèrent d'en dire davantage. Le roi & ses visirs, que cette scène avoit rendus fort attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard : Quoi ! vous le reconnoissez pour votre grand-père ! Oui, sire, lui répondit-il, c'est le père de mon père : mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main & le conduisit par toute la maison. Jemlikha dit, en appercevant une poutre de cyprès : C'est moi qui ai fait placer cette poutre ; on trouvera sous son extrêmité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans les trésor des rois; ils sont remplis de pièces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces pièces pèse cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand respect, & lui dit : Mon père, qui est votre fils, est encore

en vie ; mais il a si peu de force , que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton , & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou : c'est lui qui m'a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire ; venez voir , continua-t-il , mon père & votre fils. Jemlikha le suivit dans une chambre voisine ; il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton ; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un enfant qui vient de naître ; on lui fit avaler un peu de lait , il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de son amour. Il ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes , & Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude , le fils de son fils , un vieillard accablé d'années , & les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force & la vigueur à leur bifaïeul. Le peuple , à la vue de cette merveille , ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puissance de Dieu. On examina les annales , on vit que les trois cents neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée , on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé ; il fit présent d'une partie de ce trésor au roi , & donna l'autre aux enfans de son fils.

Le roi dit ensuite à Jemlikha : Nous sommes à présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des secours. Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, & partit accompagné du peuple & de son armée pour se rendre à la caverne; elle parut si affreuse, que personne n'eut le courage d'y entrer. L'on assure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de Jemlikha, mais que ce fut au moment que lui-même en entrant rendit l'esprit avec tous les autres, & le petit chien. Il les entendit même faire leurs actes d'adoration au souverain maître de l'univers, & mourir en les prononçant. Encouch fit apporter tout ce qu'il falloit pour leur rendre les derniers devoirs, & les fit enterrer dans la même caverne où ils avoient dormi si long-tems. Quand tout le monde en fut sorti par une permission particulière de Dieu, l'entrée de la caverne se ferma, sans que depuis ce tems il ait été possible à aucun homme d'y entrer.

Le roi voulut que l'on élevât à quelques pas de-là une colonne, sur laquelle il fit graver l'histoire des sept dormans, afin de faire connoître la puissance de Dieu, d'inspirer de l'hor-

reur pour l'ingratitude , & de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.

Le roi de Perse , dont les yeux avoient commencé à se fermer pendant le récit de Moradbak , revint à lui lorsqu'elle cessa de parler , comme ceux qu'un bruit égal endort sont réveillés par le silence. Je suis assez content de ton histoire , dit-il à la fille de Fitéad , & je commence à espérer que ma maladie n'est pas incurable. J'ai écouté avec assez d'attention , le commencement de l'histoire ; mais je ne me suis pas beaucoup intéressé à ton petit chien , & je me suis presque endormi avec Jemlikha , comme si j'eusse été dans sa caverne : ainsi je ne sçais trop ce qui s'y est passé. Si votre majesté est curieuse de le sçavoir , je reprendrai mon récit à cet endroit. Non , dit le roi , j'en ai assez pour une première fois , il suffit que j'aie éprouvé quelque soulagement ; il est inutile de me rappeler de quelle façon ; pourvu que mon médecin me donne des remèdes qui produisent un bon effet , je ne m'embarasse pas de savoir de quoi ils sont composés. Adieu , reviens demain à la même heure. Moradbak sortit avec son père , qui étoit dans la plus grande admiration , & qui ne concevoit pas comment il avoit fait une fille si parfaite.

Moradbak , avec la même simplicité , revint

le lendemain. Le roi témoigna quelque plaisir en la voyant, elle s'affit & prit ainsi la parole :

HISTOIRE

De la naissance de Mahomet.

IL y avoit un Israélite nommé Oucha qui vécut plusieurs années dans la sainte ville de Jérusalem, sa patrie, long-tems après la mort du Prophète Salomon. Il étoit docteur de la loi; & son respect pour les livres de Moïse étoit si grand, qu'il les méditoit sans cesse; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet & les louanges que Dieu lui donnoit lui-même le saisirent d'admiration. Le desir de s'instruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent toutes les sciences, & lui découvrirent tous les secrets de la nature. Ainsi toujours occupé de la venue du saint prophète, il fut de plus en plus convaincu des bénédictions de Dieu pour son grand ami, & pénétré de la grandeur de ce qu'il apprendroit aux hommes; mais il se soumettoit à la nécessité de ne les point réveler.

Les mêmes connoissances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à la Méque; &

cette raison l'engagea à fixer son séjour dans cette ville prédestinée par dessus toutes celles qui ont existé, qui subsistent & qui seront élevées.

Après avoir parcouru la ville avec le saint zèle qui l'y avoit conduit, il découvrit une espace qui n'étoit qu'un grand jardin inculte; il en baïsa trois fois la terre, & donna à celui qui le possédoit tout ce qu'il en voulut avoir, *l'argent est-il à considérer pour les choses saintes?* Il bâtit une belle maison sur ce terrain, & résolut d'y terminer ses jours.

Son mérite & la réputation de sage, qu'il avoit si bien méritée, lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux; il en eut dès la première année une fille qui fut nommée Zesbet, & qui, devenue l'objet de son amour & de ses attentions, se trouva dans la suite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître & de pratiquer la vertu. Une aussi bonne éducation rendit son cœur préférable à sa beauté, quoiqu'elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ses yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ses joues plus vermeilles que le pavot de Perse, formoient une des plus rares beautés.

Oucha avoit souvent annoncé aux Israélites
de

de la Mèque la venue du grand prophète ; mais loin de les persuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets sur lesquels ce grand événement étoit si clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à sauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins passages. Il les avoit gardées avec soin & renfermées comme son plus grand trésor, ne voulant point exposer les preuves convaincantes de la bonté de Dieu & de la gloire du saint prophète à l'impiété des Israélites.

Le sage Oucha, par ses profondes connoissances, possédoit des richesses immenses dont on ignoroit la source ; sa maison étoit abondante & nombreuse en esclaves ; il y recevoit les étrangers comme ses enfans ; & jamais il ne refusoit l'aumône. Il disoit souvent à sa fille qui le louoit de ses bonnes actions & le félicitoit d'avoir assez de bien pour les pouvoir exécuter : Ma fille, ce n'est pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches : la fumée du sandal & de l'aloës s'éleve-t-elle plus haut que celle de la résine ? Oucha mourut enfin âgé de cent ans ; sa femme saisie de douleur ne lui survécut que fort peu de jours. La perte de personnes qui lui étoient aussi chères fut infiniment sensible à Zesbet ;

ce fut à ce premier chagrin que l'on attribua la retraite à laquelle elle se livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à sa possession redoubla , quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit ensuite place à l'admiration, & l'admiration fit à son tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aisément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais son esprit étoit absolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui disant les derniers adieux , de ne jamais vendre la maison qu'il lui laissoit , quelque chose qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit suffisante pour l'engager à l'habiter toute sa vie. Après s'être abandonnée quelque tems à la vivacité de sa douleur , la raison engagea Zesbet à donner quelque ordre à ses affaires. Elle ignoroit la source des trésors de son père ; tous les esclaves de sa maison n'en étoient pas mieux instruits. On ne connoissoit aucun des parens du célèbre Oucha , & Zesbet étoit , pour ainsi dire, seule dans l'Univers. Elle employa plusieurs jours à parcourir toute la maison ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement visité ; on avoit à peine trouvé quelque argent pour les frais de sa sépulture. Dans cette situation , Zesbet

ne balança point à donner la liberté aux esclaves de l'un & de l'autre sexe, & à ne réserver qu'une vieille pour la servir. Elle fit ensuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maison ; mais les meubles d'un sage ne font pas ordinairement d'une grande ressource. Aussi Zesbet n'en retira-t-elle qu'une somme assez médiocre, avec laquelle elle résolut de vivre dans le lieu le plus reculé de la maison ; en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis sa confiance, suivant les paroles que son père lui avoit dites souvent : *Le Ciel récompense tôt ou tard ceux qui suivent les conseils de la sagesse, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père si sage étoient donc toujours présens à son esprit ; aussi malgré son peu d'opulence, qui lui fournissoit à peine le nécessaire, un pauvre qui frappoit à sa porte, ou qui se présentoit à elle en allant faire ses prières ; un malade dont sa vieille esclave entendoit parler, en allant chercher ce qui leur étoit nécessaire, étoient assurés d'être secourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir sa vieille esclave, se vit contrainte de lui donner la liberté. Cette séparation fut sensible de part & d'autre, mais elle étoit indispensable.

Cette beauté que tout le monde se feroit empressé à secourir , & dont tout le monde feroit devenu l'esclave , se trouva donc dans la solitude la plus complete ; oubliée de tous les habitans de la Mèque , & de tous les jeunes gens qui l'avoient vue dans la maison de son père. L'idée de ses trésors , les avoit sans doute autant attachés à elle , que sa beauté.

Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs, du bonheur de voir le saint prophète , lorsque les ressources de Zesbet furent si épuisées , qu'un jour elle se trouva sans argent & sans aucune provision. *Celui qui ne se confie pas en Dieu , ne peut être heureux.* Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de succès , qu'elle dormit encore ce jour-là comme à son ordinaire , sans même avoir à son reveil le moindre desir de vendre la maison qu'elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que suffisant pour la tirer de peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder ; c'en étoit assez pour l'engager à tout souffrir.

Au point du jour , elle se leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui peut avoir quelque reproche à se faire , & vint encore visiter l'appartement que son père avoit habité. Ces lieux lui rappellèrent toute l'étendue de

la perte qu'elle avoit faite, & toute l'horreur de sa situation présente; elle répandit quelques larmes; mais enfin elle apperçut dans un arrièrè cabinet, un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher, & auquel elle n'avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curiosité naturelle, ou par une espérance sourde pour ainsi dire, qui règne toujours en nous, elle tira cette courroie, & leva par son moyen des planches qui lui découvrirent une trape dans laquelle elle apperçut un coffre de cèdre. Qui pourroit peindre sa joie? Qui pourroit exprimer la peine qu'elle eut à en faire l'ouverture? Cependant elle vint à bout de le casser: mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet, en voyant qu'il en renfermoit un autre d'ébène! Nouveaux travaux, nouvelles inquiétudes sur ce qu'elle trouveroit dans celui-ci; vingt fois elle fut obligée de se laisser tomber sur le plancher de lassitude, de foiblesse & de besoin; enfin elle parvint encore à en faire l'ouverture. Ce second coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible qu'Oucha avoit eu tant de peine à sauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet, dans le cruel état où elle étoit réduite, auroit désespéré de son sort, & n'auroit fait aucun cas de ces précieuses reliques qu'elle trouva.

cachetées avec du musc. Mais Oucha les ayant respectées, elle les lut avec dévotion, se soumettant aux ordres de son père, & s'abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin sur lequel elle apperçut plusieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient presque tous inconnus; mais il lui fut aisé de lire celles qui se trouvoient au haut de la page, & qui disoient: *prends courage, Zesbet, espère au saint prophète, & souviens-toi des conseils de ton père.* Cette légère consolation fut accompagnée d'une autre; ce fut celle d'une petite pièce d'or qu'elle découvrit dans le fond du coffre; elle la prit, remit les choses dans l'état où elles les avoit trouvées, & alla chercher les vivres & les soulagemens qui lui étoient nécessaires. Ce ne fut pas sans donner plus de la moitié de la pièce d'or aux pauvres qui s'adressèrent à elle; aussi, bientôt elle se vit réduite à son premier état de malheur & d'embarras. Cependant elle se persuada qu'elle n'avoit pas assez bien cherché dans le coffre d'ébène. Et n'ayant point d'autre ressource, elle revint encore le visiter; elle lut les feuilles de la bible; elle jeta les yeux sur le parchemin qui lui avoit parlé d'elle-même. Elle fut bien étonnée d'y trouver des caractères qu'elle

n'avoit pas apperçus la première fois : & d'y lire : *ce que l'on donne à Dieu , il le rend au centuple.* En effet , elle trouva cent pièces d'or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque tems ; Enfin le coffre ne lui en laissa jamais manquer ; de façon qu'il lui fut aisé de soulager les pauvres à son gré , & de reprendre sa vieille esclave , qui ne pouvoit vivre éloignée d'elle , car l'attachement qu'inspire la vertu , ne peut être compensé.

Zesbet vécut ainsi dans la pratique des bonnes œuvres & de la prière , sans imaginer de finir autrement ses jours ; cependant frappée d'avoir découvert sur le parchemin des caractères qu'elle n'y avoit point apperçus la première fois , elle alloit souvent l'examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse , qu'elle le regardoit comme la seule règle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zesbet vivoit dans la Mèque , comme si elle avoit été dans le fond d'un désert , lorsqu'un jour , en examinant le parchemin , elle y lut distinctement : *Le bonheur de Zesbet approche , il faut qu'elle se marie.* Zesbet n'avoit jamais eu aucune envie de se marier : mais un ordre si précis , & qu'elle ne pouvoit attribuer qu'au seul Oucha , la déterminèrent , quoiqu'avec peine , à prendre

ce parti. Cependant comment faire pour y parvenir ? L'affaire étoit embarrassante , elle ne connoissoit personne , on l'avoit oubliée dans le monde. A qui pouvoit-elle s'adresser ! Mais que ne peut le respect que l'on doit à son père , quand il est vivement imprimé dans le cœur ! Elle prit donc le parti d'aller trouver le roi qui faisoit son séjour à la Mèque ; il se nommoit Nophailah. Ce prince connu par ses vertus étoit d'un facile accès. Elle sortit donc un matin couverte de son voile ; & pour n'avoir pas l'air d'en imposer , elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir , & sur lequel il y avoit encore quatre lignes , dont la lecture lui étoit impossible. Zesbet se présenta devant le roi , qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais , & lui dit : sire , je vous prie de me donner un mari. Cette proposition surprit , & fit sourire le roi , qui lui fit signe avec douceur d'attendre la fin de l'audience. Quand elle fut achevée , ce roi qui avoit beaucoup d'esprit , mais qui laissoit ordinairement parler son visir , pour juger de ses réponses , lui dit de faire approcher Zesbet , car elle s'étoit toujours tenue à l'écart , & toujours voilée. Elle obéit , & Nophailah lui demanda pour quelle raison elle vouloit avoir un mari de sa main. Sire , lui

dit-elle, je n'ai plus de parens; un roi doit être le père de ses sujets, c'est donc à vous à me marier. Cela est juste, visir, ce me semble, lui dit le roi? Oui, sire, lui répondit-il, cela est conséquent; mais permettez-moi de lui faire quelques questions. Zesbet y satisfit avec autant de justesse que d'esprit; & quand elle déclara qu'elle étoit fille d'Oucha, le visir s'écria: O branche d'un tronc sans pareil! Quoi vous êtes la belle Zesbet! Je croyois que vous aviez suivi votre vertueux père dans le sein des justes; comment peut-on ne plus parler de vous? Zesbet plus confiante qu'auparavant, leur fit le récit de ses aventures, & leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de se marier. Le roi l'examina; & les quatre dernières lignes lui furent aussi impossibles à déchiffrer qu'à son visir. Que ferons-nous, reprit Nophailah, en se tournant de son côté? Je crois, lui répondit-il, après y avoir un peu pensé, que ces dernières lignes doivent être lues par celui que le ciel lui destine pour époux. Sans cela pourquoi seroient-elles d'un caractère différent? Tu penses juste, reprit le roi, car je le pense comme toi; mais comment le trouver celui que le ciel lui destine? Il faudroit, selon moi, reprit le visir, faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille aussi belle que sage, à celui

qui pourra lire des caractères qui vous sont inconnus. Zesbet viendra , continua-t-il , tous les matins à votre audience , elle présentera les caractères à ceux qui demanderont à les lire , & votre majesté jugera s'ils sont bien lus , ou par le sens qu'on leur donnera , ou par le caractère & les questions que vous pourrez faire à celui qui se sera présenté. Cela ne laisse pas d'avoir sa difficulté , reprit Nophailah ; mais nous n'avons point d'autre parti à prendre. Aussitôt il donna ses ordres , & la publication fut faite ; cependant avant de quitter Zesbet , il prit une inquiétude au roi. Vizir , lui dit-il , il faudroit , ce me semble , juger un peu de sa beauté , nous l'annonçons belle , je veux croire que tu l'as vue telle ; mais que sçais-tu si elle n'est point changée ? Le poëte fameux des anciens persans ne dit-il pas *qu'il ne faut qu'un rien pour détruire la beauté* ? Je reconnois toujours votre prudence & votre équité , lui répondit le vizir , en s'inclinant profondément. Zesbet , que le roi juge de tes appas , lui dit-il ; elle obéit , & ils la trouvèrent si belle , qu'ils ne parlèrent que de ses charmes , long - tems même après l'avoir congédiée.

Il y avoit déjà quelques jours que Zesbet présentoit inutilement ses caractères à l'audience du roi , lorsqu'il parut un jeune homme très-

beau & très-bien fait, qui lut sans peine la première ligne des quatre, qui jusques-là étoient demeurées inconnues, & prononça d'une voix haute : *Mahomet est l'ami de Dieu, il est plus élevé que les nues* ; mais il avoua qu'il ne pouvoit entendre les trois autres ; cet aveu persuada le roi & le visir que ce qu'il avoit lu étoit véritablement écrit. Cependant avant de rien déterminer, le roi voulut lui faire quelques questions ; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu'il venoit de lire. Sire, lui répondit-il, ils sont d'une des plus anciennes langues que l'on parlât après la tour de Babel ; c'est une de celles que les sages employent, & que j'ignorerois, si mon père, toujours occupé des sciences abstraites, ne me l'avoit apprise. Fort bien, dit le roi ; mais quel est ce Mahomet que tu viens de nommer ? Sire, lui répliqua-t'il, je crois que c'est un prophète que Dieu doit envoyer sur la terre ; il y a même, à ce que l'on dit, quelques livres composés par les sages qui en font mention. Nophailah demanda ensuite au fils du sage comment il se nommoit ; je m'appelle Abdal-Motallab, reprit-il, & je suis de la Mèque. C'en est assez, poursuivit le roi : Abdal Motallab, je te donne Zesbet, tu en as lu plus qu'aucun de ceux qui se sont présentés jusqu'ici ; rends Zesbet heu-

reuse, & conduis-la chez elle, dit-il, en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maison de Zesbet. Quand ils y furent arrivés, elle lui rendit un fidèle compte de toutes ses aventures; mais ce qu'elle lui apprit dans le plus grand détail le frappa moins que le nom d'Oucha; il étoit si célèbre parmi les sages, que son père lui en avoit fait mille fois l'éloge; ses desirs alors se trouvèrent mêlés d'admiration, en voyant la fille de ce grand homme; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d'art, que l'écriture n'étoit lue que selon les événemens, il apperçut au revers ces cruels mots écrits: *Le mari de Zesbet ne la peut approcher qu'il n'ait vu le saint prophète, elle lui sera fidelle pendant un an.* Ah! chere Zesbet, s'écria tendrement Abdal Motallab, pourquoi t'ai-je vue? Je vais chercher le prophète, je connois trop l'importance des conseils des sages pour m'exposer plus long-tems avec toi, & il sortit. Zesbet demeura fort étonnée; cependant toujours résignée à la volonté de Dieu, ainsi qu'aux ordres de son père. Mais voyant au bout de l'année qu'Abdal Motallab n'étoit point de retour, elle alla trouver le roi, qui la reçut encore avec la même bonté, & qui fit publier la même ordonnance.

Après plusieurs tentatives inutiles, un docteur de la loi, de la ville de Medine, & nommé Aboutalab, lut la ligne qui suivoit celle d'Abdal Motallab, & qui disoit : *Mahomet est le dépositaire des loix de Dieu, il enveloppera la terre de sa parole*; mais il ne put aller plus loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raisons; elle eut la même confiance en lui, & lui parla comme elle avoit fait à Abdal Motallab; & quand il eut examiné avec soin l'ordre de la séparation, il partit avec le même regret. La fin de l'année ne le vit point paroître, & Zesbet épousa de la même façon Yaarab, de Medine, parent d'un cadî de cette ville, qui lut la troisième ligne; elle disoit : *Mahomet le sauveur des croyans, est une isle flottante qui offre son port à tous les naufrages*. Il se soumit encore à l'ordre du départ; mais n'ayant pas été plus exact que les autres à reparoître au bout de l'année, Zesbet épousa Temimdari, qui lut la quatrième ligne; elle signifioit, *Mahomet, l'envoyé de Dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche*. Les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de sages; celui-ci n'avoit été qu'adopté par un des plus savans à la vérité; mais jamais il n'avoit été initié dans les mystères; il avoit pris le parti des armes, & servoit dans les troupes de Nophailah; son devoir l'avoit éloi-

gné de la Mèque, sa patrie, quand les trois premiers maris avoient lu les caractères, il n'avoit même jamais eu aucune connoissance de cet événement. Zesbet toujours soumise aux volontés de son père, le conduisit chez elle, comme elle avoit conduit les autres; mais elle ne le trouva pas aussi docile pour la séparation. Je veux bien que ton père ait été un sage, lui dit-il avec vivacité; je consens que Mahomet soit un jour envoyé de Dieu; comment cela peut-il m'engager à me séparer aujourd'hui de ma femme? Crains une juste punition de ces discours impies, lui dit avec douceur l'aimable Zesbet. Mais un homme prévenu, un homme animé par les desirs fait-il aucune attention aux réflexions les plus sensées? Peut-on même l'exiger? Ainsi Temindari résolu de n'être point aussi dupe que ses prédécesseurs, passa dans la cour pour quelque besoin, & feignant d'être frappé des menaces de Zesbet, il lui dit: ma femme, j'ai peur, parle moi pour me rassurer. Sans rien imaginer de son côté, elle dit en plaisantant: *génies*, emportez-le; depuis ce tems elle n'en entendit plus parler. Quelque surprenant que cet événement lui parût, comme elle étoit fort attachée à ses devoirs, elle lui garda une égale fidélité, & voulut attendre que l'année fût révolue avant de se déterminer au parti

qu'elle prendroit ; car il n'y avoit plus de lignes à lire sur le parchemin. Elle passa donc encore cette année dans la pratique des vertus ; & n'ayant point apperçu de nouvelle écriture le jour que l'année fut expirée , elle se préparoit à sortir pour aller demander conseil au roi & à son visir ; car enfin les paroles étoient positives : *il faut qu'elle se marie.*

Elle étoit dans ces saintes dispositions , lorsqu'elle entendit un grand bruit dans sa cour ; elle y courut , & vit avec le plus grand étonnement ses quatre maris , dont la jeunesse & la beauté n'étoient point altérées , ils avoient seulement l'air un peu fatigués. Ils n'avoient heureusement aucune espèce d'armes sur eux ; car se trouvant les uns & les autres dans la maison de leur femme , la jalousie les animoit d'une fureur que rien n'auroit été capable de calmer. Cependant au défaut des armes , ils étoient au moment de s'attaquer , tout sages qu'ils étoient : tant la sagesse a peu de droits sur les cœurs passionnés ! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus & la vérité inspirent toujours , leur dit : écoutez-moi , il est vrai que je vous ai tous épousés ; vous savez quels sont les ordres qui m'ont donnée à vous , je ne vous ai rien caché , & l'on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j'ai souffert pour toi, s'écrièrent-ils tous en même-tems, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres, cela peut-il se soutenir !

Vous auriez raison, leur dit encore Zesbet ; si tout ce qui nous arrive étoit dans l'ordre naturel ; mais avez-vous jamais rien vu qui soit comparable à notre aventure ? J'ai suivi les ordres de mon père, je ne puis m'en repentir ; je fais, comme vous, que j'aurois mal fait en tout autre cas ; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet ? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois ; l'avez-vous vu, reprit-elle ? Tu pourras en juger, si tu veux savoir ce qui nous est arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet consentit à les écouter ; le sort décida de l'ordre dans lequel ils feroient leur récit, après qu'elle les eut fait jurer de s'y soumettre, & de se donner l'un à l'autre une paisible audience.

Voyons, interrompit Hudjiadge, en se retournant, comment tout ceci va se démêler ; sire, reprit Moradbak, j'ai bien peur que votre majesté ne soit pas satisfaite, les histoires de ces quatre maris ont un peu d'uniformité, elles sont remplies de choses mystiques, que tout bon musulman devoit pourtant savoir. . . . Qu'importe, lui répliqua le roi, ces choses-

là toutes belles & toutes nécessaires qu'elles puissent être, endorment tout aussi bien qu'aucune autre. Conte toujours, tu fais que je ne veux que dormir; mais, sire, poursuivit Moradbak, je voudrois que votre majesté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues, quelle est l'histoire des quatre maris, qui lui aura fait le plus de plaisir? Je te le dirai sans peine, lui répondit Hudjiadge, c'est une des choses que je fais le plus volontiers, que de juger; tu peux commencer, je t'écoute.

Zesbet se plaça donc au milieu de ses quatre maris, poursuivit Moradbak; & le sort étant tombé sur Abdal Motallab, il prit ainsi la parole.

HISTOIRE

D'Abdal Motallab, Sage.

CONVAINCU de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit, & persuadé que l'homme sage doit être absolument soumis à la providence, je partis. *Celui qui croit en Dieu, ne doit point regarder derrière lui.* Cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprendois. Mais Dieu étant par-tout, & Mahomet,

qui vive à jamais , reposant dans le sein de sa gloire , tous les chemins me parurent égaux. Je pensai seulement que Dieu se manifestoit plus difficilement dans les villes , & qu'ainsi je devois les éviter & chercher les déserts. Je les parcourus long-tems avec des peines infinies , sans être rebuté par les fatigues , les ennuis & la mauvaise nourriture. Enfin au bout d'un certain tems , je rencontrai un ange , je le saluai profondément ; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit : il n'est pas tems encore d'en instruire les hommes ; qu'il te suffise seulement d'avoir trouvé grace devant Dieu qui t'a permis d'arriver jusques ici , & prépare-toi à voir de grandes merveilles : continue ton chemin. Avant de suivre ses conseils , je fus frappé de son attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient , & l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit. Voici ce qu'il me répondit : je m'appelle Noukhail ; le jour & la nuit me sont confiés. Je tiens le jour , continua - t - il , dans la main droite , & la nuit dans la gauche ; je maintiens l'équilibre entr'eux , & je suis obligé de me servir de toute mon autorité pour le conserver ; car si l'un ou l'autre l'emportoit l'univers seroit ou consumé par les feux du soleil , ou périroit par le froid dans l'horreur des té-

nèbres. Je remarquai, pendant qu'il me faisoit ce récit, une table que cet ange avoit devant les yeux, sur laquelle étoient gravées deux lignes, l'une blanche & l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être, & il eut encore la bonté de me répondre: Je regarde continuellement cette table, & ces deux lignes m'apprennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit. Elles m'instruisent encore des différentes variétés que je dois donner à l'un & à l'autre. Je le remerciai de ce qu'il m'avoit appris, & je le quittai. Je l'avois à peine perdu de vue, que je rencontrai un autre ange qui étoit debout avec une main levée vers le ciel, & l'autre penchée sur l'eau. Il m'apprit qu'il se nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude? Je tiens, me répondit-il, les vents en respect, avec la main que vous voyez en l'air, & j'empêche sur-tout le vent Haidgé de sortir du ciel; si je lui laissois la liberté, il réduiroit tout l'univers en poudre; avec la main que je tiens sur l'eau j'empêche la mer de se déborder; sans cette précaution elle couvriroit toute la surface de la terre. En achevant ces mots, il me fit signe de continuer mon chemin. A force de marcher, j'arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde;

& qui n'est composée que d'un seul morceau de saphir vert ; j'y fis la rencontre d'un ange qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis : je cherche le prophète Mahomet ; j'ai quitté mon pays , j'ai parcouru la terre & les mers , sans pouvoir le trouver ; je ne fais plus où le chercher , & le souvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L'ange me répondit : espère & continue d'avoir la foi. Daignez m'apprendre au moins qui vous êtes , repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j'avois rencontrés jusqu'alors. Le grand Dieu m'a donné le commandement de cette importante montagne. A quoi peut vous servir , lui dis-je , cette épée flamboyante , dont votre main est armée ? Lorsque Dieu , dit-il , est irrité contre un peuple , & qu'il veut lui faire sentir le poids de ses vengeances , je secoue les flammes de cette épée : aussi-tôt la famine ou la peste ravagent ses contrées ; souvent même je cause les tremblemens de terre , dont tu as toujours ignoré la cause. Mais quand Dieu veut récompenser les hommes , c'est alors que je quitte cette épée redoutable , & que l'on voit régner la paix , & naître l'abondance ; la terre devient féconde , & prévient les desirs de l'homme. Charmé d'entendre ces merveilles , j'eus la curiosité de lui demander ce qu'il y

avoit derrière la montagne de Kaf; on y trouve; me dit-il, quarante autres mondes tous différens de celui-ci; chacun a quatre cens mille villes, & chaque ville quatre cent mille portes; les habitans y sont exempts de tout ce que les hommes souffrent; le jour y règne continuellement; la terre est toute d'or, & les extrêmités de tous ces mondes sont fermées par de grands rideaux; les villes ne sont habitées que par des anges qui chantent continuellement les louanges de Dieu, & celles de son prophète Mahomet. Les bontés de l'ange me rendant plus hardi à faire des questions, je voulus savoir ce qu'il y avoit derrière les rideaux dont il m'avoit parlé, & il me répondit: tu me demandes ce que nous ne pouvons comprendre, & nous gardons un respectueux silence sur ce que nous en pouvons savoir. Tout ce que je puis en révéler, c'est que le peuple de Dieu est rassemblé en cet endroit, & que la puissance divine s'y manifeste plus qu'ailleurs. J'admirai Dieu avec lui; mais avant de le quitter, je le priai encore de me dire sur quoi la montagne de Kaf étoit appuyée. Elle est placée, me répliqua-t-il, entre les cornes d'un bœuf blanc nommé Kirnit; sa tête touche à l'orient, & sa queue à l'occident; la distance qui se trouve entre ses deux cornes, peut-être comparée au chemin

que l'on pourroit faire dans le cours de cent mille ans. Mais curieux de m'instruire, je lui demandai pour dernière question, combien il y avoit de terres & de mers, & dans quel lieu étoit l'enfer. Il y a sept terres, me dit-il, & autant de mers; l'enfer est également sous les unes & sur les autres. Je le quittai après cette réponse, & j'arrivai jusqu'au voile qui termine le monde; je vis le ciel au-dessus de ce voile, & l'eau au-dessous. Je remarquai qu'il y avoit une porte fermée au milieu de ce même voile, & que la serrure étoit scellée d'un cachet; les deux anges qui la gardoient consentirent à me laisser passer; & marchant toujours sur la mer, j'arrivai dans un lieu tel que je n'en avois trouvé aucun dans le cours de mes voyages. Le premier habitant que j'y rencontrai, fut un homme beau comme la lune lorsqu'elle est dans son plein; je lui demandai qui il étoit. Il me répondit sans s'arrêter: celui qui vient derrière moi te le dira. Après avoir marché un jour & une nuit, je trouvai celui dont le premier m'avoit parlé; il étoit beau comme la lune demi pleine; je lui fis la même question; & toujours en marchant il me répondit la même chose que le premier. Enfin je rencontrai le troisième qui ressembloit à la lune dans son premier quartier; je le conjurai

de s'arrêter, il le fit, & me demanda ce que je desirois de lui. Je lui répondis, que les deux qui le précédoient m'avoient renvoyé à lui, pour savoir qui ils étoient, & voici ce qu'il me dit : Le premier se nomme Ifraphil, & commande aux hommes; le second s'appelle Mikiaïl, & dispose des biens & des saisons; je m'appelle Gabriel, & je suis serviteur du Dieu tout-puissant; crois-moi, continua-t-il, retourne sur tes pas, tu ne peux aller plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet, m'écriai-je avec douleur, & je suis pour jamais séparé de Zesbet? Tu ignores ce que tu as vu, me répondit-il; les desseins de Dieu sont incompréhensibles; tu trouveras des consolations sur la terre, ajouta-t-il. Je le priai de m'indiquer le chemin que je devois prendre pour m'abandonner encore à ma recherche : il me le montra en s'éloignant de moi. Après avoir marché prodigieusement long-tems, je me trouvai dans une prairie d'une étendue immense; elle étoit non-seulement remplie de safran & d'anemones, mais arrosée de ruisseaux bordés d'un nombre infini de lions qui les défendoient; mes yeux s'attachèrent sur un vieillard, assis sur un trône placé au milieu de cette prairie; il me fit signe d'approcher : les lions auxquels je me présentai, s'humilièrent devant moi, & me laissèrent

passer. Je me présentai devant le trône ; ce vieillard me reçut avec bonté ; il voulut savoir mes aventures , je les lui contai ; & il me dit : Tu vois la gloire dont je jouis par la bonté du grand Dieu , je suis le prince Daniel ; tu as été comblé des graces du Très-haut , continue à les mériter , tu n'es pas loin du terme , ne te décourage point. Mais , lui dis-je , prince , qui daignez prendre autant d'intérêt à moi , combien y a-t-il que je suis en chemin , les tems se sont évanouis dans les pays célestes que j'ai parcourus , & je crains bien que Zesbet ne soit plus engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours que tu es absent de la Mecque , me répondit le vieillard. Quatre ans , m'écriai-je avec douleur ! La mesure des tems , reprit-il avec douceur , n'est pas facile à conserver , quand on est occupé des choses mystiques , & les sages qui doivent en faire un bon usage , sont tranquilles quand ils sont employés pour acquérir des connoissances. Adieu , continua-t-il , espère , prends ce chemin , & console-toi par les grandes choses qui te sont réservées. Ces paroles étoient nécessaires à mon cœur , pour m'aider à soutenir la crainte de trouver Zesbet infidèle ; Zesbet pour qui j'avois toujours conservé l'amour le plus tendre & le plus pur , & qui ne méritoit pas le fort

cruel qu'il éprouve. Plein de ces idées, je marchai encore quelques jours, & j'aperçus un très-gros oiseau perché sur un arbre; sa tête étoit d'or, ses yeux étoient de saphir, son bec de perles, son corps de rubis, & ses pieds de topaze; il y avoit sur le haut de cet arbre une table bien servie, & sur-tout en poissons. Je m'en approchai, je montai sur l'arbre avec beaucoup de facilité, je saluai l'oiseau, & je lui dis: Vous êtes le plus bel oiseau que j'aie jamais vu. Ensuite je lui demandai qui il étoit; il me répondit qu'il étoit un des oiseaux du paradis, que Dieu l'avoit envoyé sur la terre avec cette table pour tenir compagnie & manger avec Adam, lorsqu'il avoit été chassé du paradis: depuis qu'il est mort, continua-t-il, je suis demeuré ici par l'ordre de Dieu, pour soulager les saints voyageurs & les prédestinés; je ferai mon séjour ici jusqu'au jour du jugement. Mais, lui dis-je, les mets qui sont sur cette table ne se corrompent-ils point? Comment les remplacez-vous quand ils sont gâtés ou qu'on les a mangés? Ce qui sort du paradis peut-il être altéré, me répondit-il? Je lui demandai la permission de me mettre à table, & l'ayant obtenue, je mangeai des mets qui me parurent délicieux. Ensuite je voulus savoir s'il étoit toujours seul; il me répondit qu'A-

bouxlabas, un des plus grands prophètes de Dieu, venoit quelquefois lui rendre visite. A peine avoit-il cessé de parler, que je vis en effet paroître ce saint prophète; il étoit vêtu de blanc, sa barbe étoit d'une grande longueur & d'une grande beauté; le plus beau gazon naissoit sous ses pas. Il s'approcha de nous, & voulut savoir de moi comment j'étois arrivé dans cet endroit; il comprit par mon récit combien l'envie que j'avois de me retrouver à la Mèque auprès de ma chère Zesbet, étoit balancée dans mon cœur par le desir de voir le saint prophète. Je fus au désespoir quand il m'apprit qu'il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici; cependant il m'offrit de me conduire. Je ne puis y retourner, lui dis-je, sans avoir vu le prophète. Hé-bien, continua-t-il, je vais examiner ce que je puis faire pour te rendre service? En effet, après avoir lu quelque tems dans un petit livre qu'il tira de son sein, il me dit: O homme prédestiné, c'est à la Mèque que tu dois retourner, je puis t'y conduire en cent cinquante mois; & moi, reprit l'oiseau, je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophète répliqua, & moi je m'engage à t'y faire arriver en moins de six jours. L'oiseau, qui ne vouloit pas lui céder, dit qu'il m'y

rendroit dans une heure. J'acceptai sa proposition; il chargea le prophète Abouxlabas de faire en son absence les honneurs de la table, & me fit ouvrir les yeux. Mais à peine j'étois monté sur son dos, qu'il me dit d'ôter le bandeau qu'il m'avoit ordonné de prendre; & c'est avec une extrême surprise que je me suis trouvé dans ma cour. Cette joie n'a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit sur Zesbet que le ciel m'en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, reprit Zesbet, en se tournant du côté d'Yarab, & il commença en ces termes:

H I S T O I R E

D'Yarab, Juge.

AU désespoir de quitter la belle Zesbet, & ne pensant qu'aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle rose du paradis. Tout incertain que j'étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la sagesse du célèbre Oucha, qui n'auroit pas recommandé une chose impossible, & je disois: on peut le voir puisqu'il impose cette condition au mariage de sa

fille ; je ne fus pas long-tems sans rencontrer le désert. La chaleur , la fatigue , & la mauvaise nourriture , me firent beaucoup souffrir. Cependant , un jour je dormis jusqu'au lever du soleil , & je me remis en marche avec une nouvelle confiance. A peine avois-je fait quelques pas , que j'apperçus un animal composé de tous les quadrupèdes , qui s'approcha de moi , en me disant : homme de Medine , sois le bien arrivé , Dieu m'a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin. Il sentoit le musc & l'ambre : je lui témoignai une reconnoissance mêlée d'étonnement. Tu veux savoir qui je suis , me dit-il ? Je convins de ma curiosité , je m'appelle d'Abetul , me dit-il , & je dois demeurer ici jusqu'au jour du jugement ; le grand Dieu m'a créé pour consoler ceux qui sont égarés , je n'ai point d'autre occupation. En achevant ces mots , il me dit le chemin que je devois suivre , & il me quitta.

Je marchai quatre jours & quatre nuits sans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j'apperçus la retraite d'un solitaire , bâtie au plus haut d'un rocher , qui dominoit sur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte , je demandai du soulagement , & je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j'étois , d'où je venois , & ce que je faisois dans

ce lieu désert, où jamais il n'avoit vu venir personne du côté de la terre. Je lui contai le motif & les raisons de mon voyage; & voyant par mon récit l'envie que j'avois de voir le saint prophète, il me dit: Dieu veuille que tu puisses réussir; soixante ans de prières & de recueillement n'ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur; cependant dispose de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le désert. Cette question, me répondit-il, me fait imaginer que tu as besoin de manger; descends dans cette vallée, poursuivit-il, tu trouveras de quoi suffire à tes besoins, & tu viendras ensuite me retrouver. Je descendis à l'endroit qu'il m'avoit indiqué, & j'y trouvai un jardin rempli de toutes les espèces de meilleurs fruits; il étoit coupé de plusieurs ruisseaux d'une eau vive & claire; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, & je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoissance; je lui demandai comment il trouvoit dans le désert les autres choses qui pouvoient lui être nécessaires; il me répondit: que les vaisseaux qui passoient quelquefois à la vue de la côte, lui fournissoient abondamment tous ses besoins. Nous apperçûmes à l'instant même un bâtiment, auquel le solitaire fit des signaux; aussi-tôt le

vaisseau mouilla, & la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu'il avoit à leur ordonner. Je desiré que vous embarquiez ce jeune homme, leur dit-il, en me montrant à eux; ayez beaucoup d'égards pour lui, continuait-il; car il est favorisé de Dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez, lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire, & nous nous embarquâmes. La nuit même une tempête effroyable fit périr le bâtiment, & je fus le seul qui évitai la mort, à l'aide d'une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours, & le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une isle. En me promenant sur le bord de la mer, je vis sortir du milieu des eaux un animal, qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté, que je montai sur l'arbre le plus épais pour me cacher. J'entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu'un tonnerre, en prononçant en arabe les louanges de Dieu, & celles de son prophète. Le jour parut, & je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l'arbre où j'étois; il leva la tête, me salua, & me demanda qui j'adorois. J'adore le grand Dieu, lui dis-je. Il me parut que cette réponse l'adoucissoit. Ainsi voulant satisfaire ma curiosité, je fus assez hardi pour lui demander quelles étoient les voix que

J'avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu, me dit-il, les princes de la mer, qui sortent ainsi toutes les nuits, & qui publient les louanges de Dieu. Tu es bien heureux, ajouta-t-il, d'être fidèle, sans cela je t'aurois exterminé. En achevant ces mots, il se lança dans la mer & disparut. Je descendis de l'arbre qui m'avoit servi d'asyle; je cueillis des fruits, & je marchai jusqu'à la nuit. J'apperçus loin de moi une lumière dont je voulus approcher; mais elle s'éloignoit autant que je faisois de chemin vers elle. Enfin après des peines infinies, j'y arrivai, & je distinguai un palais si brillant, que mes yeux n'en pouvoient soutenir l'éclat. Cependant à force de redoubler mes efforts, je me trouvai presqu'au moment d'y entrer, & dans le même instant, j'apperçus un dragon qui siffla, & qui voulut se jeter sur moi. Je n'eus d'autre ressource que celle de prononcer au plutôt le grand nom de Dieu. Aussi-tôt il sortit une voix de ce superbe palais, qui me dit: ô homme de Medine, apprend que ce palais est le paradis destiné pour les fidèles, nous y louons Dieu continuellement & nous sommes ici depuis le tems du prophète Noé. Mérite par tes bonnes œuvres de pouvoir un jour habiter parmi nous, & jouis du bonheur d'avoir pu seulement voir de ton vivant la porte du paradis. Je m'éloignai, quoiqu'à

regret, d'un aussi beau lieu, où je devois trouver Mahomet plus que par-tout ailleurs, & je marchai quatre jours & quatre nuits sans faire aucune rencontre. Le cinquième jour je vis paroître un jeune homme qui m'aborda avec bonté, & qui me demanda qui j'étois. Pendant que je lui racontois mon histoire, il me servit à manger, & il m'engagea à demeurer trois jours & trois nuits avec lui. J'y consentis, car sa compagnie me parut pleine de douceur & de miel. Le quatrième il me dit : si je te faisois revoir ton pays, que ferois-tu pour moi ? Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour voir encore une fois la belle Zesbet, lui répondis-je ; mais auparavant je veux trouver le grand prophète. Nous verrons, dit-il, en m'interrompant, si je ne pourrai te faire oublier ce projet ; en attendant, prends confiance en moi : aussi-tôt il se secoua, & fut changé en aigle. Tiens-toi bien à mes pieds, me dit-il. Je lui obéis. Il ouvrit les ailes & s'envola. Il traversa des espaces fort considérables, & me posa sur une montagne. Il faut un peu se reposer, me dit-il, en se secouant de nouveau, & reprenant sa première figure ; ensuite il me pria de l'attendre pendant quelques momens. Son absence me donna le tems de faire des réflexions. Je ne l'avois point vu prier Dieu pendant le séjour que j'avois fait avec lui : son changement & la façon
dont

dont il m'avoit parlé, me devinrent suspects ; & pour me rassurer , je me rappelai une prière que j'avois apprise autrefois du sage qui m'avoit élevé , & qui prévenoit toutes les mauvaises volontés des génies infidèles. Quand le jeune homme revint à moi , je la prononçai à tout hasard. Il ne l'eut pas plutôt entendue , qu'il fit un cri épouvantable , & disparut. Je remerciai Dieu d'avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber.

Je continuai mon chemin , & je ne fus pas long-tems sans appercevoir une caverne ; qui s'embellissoit à mesure que j'en approchois , & qui me parut à la fin un grand château orné d'or & de pierres précieuses. La curiosité m'engagea d'en visiter les appartemens ; tout y respiroit les plaisirs & la volupté : tout ce que je rencontrai , esclaves & maîtres , tout étoit d'un abord agréable , tout étoit prévenant ; enfin je vis au milieu d'un grand salon , un Sopha sur lequel une belle fille étoit assise ; elle avoit autour d'elle cent esclaves , qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté ; mais qui ne paroissoient pas plus devant leur maîtresse , que les étoiles devant la lune ; quand elle est dans son plein. Frappé de sa beauté , je m'arrêtai ; elle me fit signe d'approcher , ce que je fis avec beaucoup de respect. Elle m'ordonna de m'af-

seoir à ses côtés ; elle fit signe à ses esclaves de prendre des instrumens , & dans l'instant j'entendis une musique sur les modes *Ochac* & *Ozzul*, destinés pour les chants amoureux , qui charmèrent mon cœur ; aussi-tôt une belle esclave me présenta une coupe remplie d'un vin exquis. Enfin je me livrois insensiblement à tous les plaisirs , quand je me souvins de Zesbet & de tout ce que j'avois fait pour elle. Pénétré des graces que j'avois reçues du Tout-puissant , je ne pus m'empêcher de le remercier de ses bontés. Et la belle fille m'ayant surpris dans cette action , me dit : tu ne feras jamais heureux sur la terre , & tu n'es point fait pour habiter parmi nous : ainsi je te conseille de n'y pas faire un plus long séjour. Mais du moins , continua-t-elle , si tu veux m'obliger , tu me feras un récit exact de ce qui t'est arrivé. J'y consentis , & je m'apperçus que plusieurs endroits de mon récit l'avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable Dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui disois ; mais elle ne pouvoit se détacher des plaisirs. Je la suppliai de vouloir bien m'apprendre à son tour quelque chose de son histoire ; & voici ce qu'elle eut la complaisance de me dire.

Je suis la fille d'un grand roi de l'Inde ; depuis un an j'ai été enlevée de sa cour , & conduite ici par un génie qui , selon toutes les appa-

fences, est celui qui fut transformé en aigle, & que tu as contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie enlevait ordinairement toutes les filles qu'il trouvoit à son gré, & les apportoit ici. Je fus d'abord affligée de m'y trouver; mais il m'aima plus que toutes celles qu'il avoit rassemblées pour ses plaisirs, & me fit leur souveraine; ma vanité fut flattée du triomphe de mes charmes. Il est jeune, aimable, & attentif; je l'aimai donc bientôt à mon tour, & je m'étourdis aisément sur le genre de vie que je menois, si fort opposé aux impressions que l'on m'avoit données dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur me reproche souvent tout ce qui se passe : mais qui peut quitter les plaisirs ! Qui peut renoncer à l'amour ! Que deviendrois-je, si je suivois tes conseils ? Que mettrois-je à la place des plaisirs ? Crois-moi, quittons-nous, tu ne peux me donner que des remords : cependant pour reconnoître ton zèle & la confiance que tu m'as témoignée, je veux te rendre service. Tout ce que je puis faire, c'est de te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains que le génie ne te retrouve ici, & qu'il ne veuille se venger de toi. *Qui se confie en Dieu*, lui répondis-je, *ne craint rien*. Cependant quelle obligation ne vous aurois-je point, si vous me faisiez voir le pro-

phète ! c'est l'unique moyen qui puisse me faire posséder Zesbet. Livre-toi à la providence, me dit-elle, je ne puis faire autre chose pour ton service ; & puisque tu n'as pas d'autre moyen, il est à croire, après tout ce qui t'est arrivé, que c'est celui que tu dois suivre. Je la remerciai de ses bontés, & je me rendis à ses raisons. Quand tu seras arrivé, reprit-elle, au lieu où l'on va te porter, tu donneras cet anneau (en me donnant le sien) au dragon qui va te conduire dans mon char ; c'est un génie que je vais charger de cette commission. Je saurai par ce moyen qu'il t'aura conduit en sûreté. Je la remerciai mille fois, & la belle fille ayant fait appeller un dragon, qui étoit un génie subalterne, elle lui donna des ordres très-précis pour ma satisfaction, en lui disant cependant, qu'elle s'en rapportoit à ses lumières. Je suis monté ce matin dans le char, & le dragon s'est envolé avec une si grande rapidité, que sans pouvoir distinguer aucun objet, je me suis trouvé tout étourdi dans ma cour ; je n'ai pas même senti que le dragon m'ait pris l'anneau de la belle fille ; cependant je ne l'ai plus à mon doigt. Mais plus je sens vivement le bonheur de revoir Zesbet, plus je sens l'horreur de la situation où je suis, en trouvant son cœur partagé & sa foi donnée à mon préjudice.

C'est à vous, Temim Dari, que le sort ordonne à présent de parler, lui dit Zesbet, en voyant qu'Yarab ne parloit plus, & Temim Dari prit ainsi la parole.

HISTOIRE

De Temim Dari, Soldat.

IL y a précisément aujourd'hui deux ans que je vous épousai, belle Zesbet. Vous devez être persuadée que je n'avois en ce moment aucune envie de voyager, & vous pouvez vous souvenir que, par un usage qui n'est que trop ordinaire à ceux qui suivent la profession des armes, je fis le courageux par vanité, en paroissant me révolter contre les prophéties du sage Oucha, sans m'embarasser de la venue du grand prophète, qui soit à jamais loué, & que tous les cieux célèbrent. Mais les principes de l'éducation ne fortent jamais absolument de nos cœurs. Je voulois me rassurer contre moi-même. Une voix sourde, à laquelle je ne pouvois résister, me parloit intérieurement.

Je passai pour un moment dans cette même cour; la pluie, le vent, les éclairs & le tonnerre me saisirent, je l'avoue, de la crainte,



de Dieu, & me reprochèrent les discours que je venois de tenir. Ce fut donc avec peine, & même en prenant beaucoup sur moi, que je pus affecter un air léger & brave, pour te dire : Zesbet, parle toujours pour me rassurer. Je fus surpris de t'entendre dire : génies, emportez-le. Ces paroles n'étoient pas achevées, que je vis la muraille s'écrouler ; elle me découvrit un grand feu au milieu duquel il y avoit un homme dont le visage étoit noir & les yeux rouges & enflammés. Il étoit aussi grand que la plus haute tour, & suivi de plusieurs petits génies. Ce monstre me saisit & m'emporta dans une isle habitée par des génies infidèles, & qui ne croyoient point l'unité de Dieu. Je ne fis pas un long séjour avec eux ; car il vint une armée de génies fidèles qui les attaqua. Celui qui m'avoit emporté fut tué dans le combat, & les vainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent esclaves. Ce fut alors que, chargé de chaînes, obligé de vivre avec des génies aussi mal-faisans, je regretai mille fois les conseils du sage qui m'avoit adopté ; mais plus encore ceux de la belle Zesbet, dont j'avois si mal profité. Je soutins avec assez de courage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit être fidelle ; mais quand je la vis révolue, le désespoir s'empara de mon cœur, & je desirois tous les jours

de voir la fin d'une aussi malheureuse vie. Enfin après dix-huit lunes d'un séjour si terrible, le roi des génies, dont nous étions esclaves, voulut faire la revue de ses prisonniers. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me dit : tu es homme, que faisois-tu parmi les infidèles ? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, & comment l'on m'avoit fait esclave. Mais Zesbet étant toujours présente à mon esprit, & voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Voici ce qu'il me répondit : il est très-difficile de le voir ; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il ; il repose dans le sein de Dieu. Nous suivons la loi qu'il doit prêcher ; voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je suis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je avec une douleur dont il me parut touché ! si je ne vois le prophète, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu, me dit-il ? Seigneur, je suis de la Mèque, lui répondis-je. Sais-tu que ton pays est éloigné d'ici de soixante & dix ans de chemin ? A cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes esprits, les larmes coulèrent de mes yeux avec une si grande abondance, que le roi me dit : ne t'afflige point, prends courage, Temim Dari, je te ferai conduire cette nuit chez un sage qui

pourra t'instruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, & me conduisit dans un jardin sur lequel donnoit la prison des principaux génies qu'il avoit faits esclaves. Le géolier en ouvrit la porte, suivant les ordres qu'il en reçut, & fit sortir un de ceux que le Roi lui avoit désignés. Il l'amena devant lui. Il étoit effroyable ; son visage étoit noir comme de la poix, sa voix rauque ressembloit au tonnerre. Il se prosterna devant le roi, qui lui dit : je te promets la liberté, si tu conduis cet homme chez le sage Touloukia. Combien demandes-tu de tems pour le porter dans le lieu de sa retraite ? Le génie lui répondit : je la connois, j'y ai souvent été dans le dessein de le tenter ; je m'engage, poursuivit-il, de l'y conduire en trois heures. Cette réponse me fit grand plaisir. Alors le roi, me regardant avec bonté, me dit : Temim Dari, j'aurois fort désiré de te garder avec moi ; mais tes regrets sont légitimes : va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une si grande envie de revoir ; il ne me reste plus qu'à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie est infidèle ; je vais t'apprendre une prière qui te le soumettra, & qui l'obligera à te conduire sans aucun danger. Songe que si tu es un seul moment sans la répéter, il te laissera tomber & prendra la fuite. J'appris aisément la prière ; elle

n'étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit sur son col, & s'éleva dans les airs. Il passa des mers, des montagnes & des plaines, & moi, je répétois toujours ma prière. Enfin il s'éleva si haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu'une pomme; mais aussi les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le génie voulut plus d'une fois me précipiter; & la vertu de la prière me garantit toujours de sa mauvaise intention. Cependant la situation où j'étois me fatiguoit & m'affoiblissoit considérablement, quand je vis dans les airs une si grande quantité d'anges, qu'il n'y a que Dieu qui puisse en savoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main, & chantoient les louanges de Dieu. Leur vue me fit un si grand plaisir, que cessant de répéter ma prière, je commençai à chanter les louanges de Dieu avec eux. Le génie s'apercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient sa mauvaise volonté, me secoua, & prit la fuite. Je tombai en roulant, tantôt la tête, & tantôt les pieds les premiers, pendant sept jours, au bout desquels Dieu fit élever un vent qui me soutint, & me laissa tomber doucement sur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher; mais je me sentis si fort étourdi, que je me couchai

par terre. Je dormis jusqu'au lever du soleil ; à mon réveil je me trouvai en très-bonne santé ; & quand j'eus rendu grâces à Dieu , je suivis le bord de la mer , & je vis un chameau qui s'approcha de moi , en me disant : homme de la Mèque , sois le bien arrivé. Je le saluai avec surprise. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m'a ordonné de venir ici pour te faire passer la mer ; prépare-toi à voir des choses surprenantes. Ah ! beau chameau , m'écriai-je , faites-moi voir Mahomet , & donnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n'entre point dans les desseins de Dieu , me répondit simplement le chameau , sois soumis comme moi à ses volontés. Ces paroles m'engagèrent à le regarder avec beaucoup d'attention ; son ventre étoit rouge & noir , & ses yeux étoient du plus beau jaune ; il répandoit une odeur admirable ; je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'étonnement que sa vue me causoit ; il me parut très-peu sensible à mes éloges , & me plaça sur son dos. Quand il m'eut fait passer la mer , avec une incroyable rapidité , il me dit adieu , & me quitta. Je marchai pendant quatre jours & quatre nuits , sans autre nourriture que celle des coquillages que la mer me fournissoit en assez petite quantité. Enfin je rencontrai , au bout de quelque tems , une ca-

verne qui avoit soixante & dix portes ; j'en pouffai doucement une ; je vis que l'espace qu'elle fermoit étoit d'une prodigieuse étendue, qu'il étoit rempli d'un nombre infini de génies de différentes figures, & qui tous étoient enchainés & retenus par les plus fortes chaînes. Il est à croire que sans cette précaution ils se feroient déchirés les uns & les autres, car ils blasphémoient & s'accabloient d'injures ; je m'approchai d'un vieillard dont la physionomie paroissoit audacieuse, il étoit couché sur le côté, & n'avoit qu'un œil ; mais cet œil étoit étincelant. Il me demanda d'où je venois, & de quel pays j'étois. En apprenant que la Mèquè étoit ma patrie, il voulut savoir si Mahomet avoit paru, je lui dis que je l'ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, & me demanda si le monde étoit toujours vicieux. Je l'assurai qu'il étoit plus que jamais souillé de crimes. Aussi-tôt il fit un mouvement pour se lever, en disant : cela étant ainsi, mon heure est proche. Mais dans l'instant je vis paroître un ange qui tenoit une massue de feu, dont il lui donna plusieurs coups sur la tête, en prononçant ces mots : *O maudit, ton heure n'est pas encore venue, j'ai long tems encore à te faire souffrir !* Je demandai avec beaucoup d'humilité à l'ange, quel étoit cet

homme, & dans quel lieu j'étois. Il me répondit : Cet homme est l'Antechrist, & tu es à l'entrée de l'enfer. Mahomet que je cherche ne peut être ici, dis-je, en sortant ; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu est grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je suivis son conseil, & j'arrivai dans un désert que je trouvai si aride, que je ne pus retenir mes larmes ; cependant à force de marcher, j'aperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ses faces ; l'espérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces ; & je découvris, en l'approchant, que les pierres dont il étoit construit étoient alternativement d'or & d'argent. Je vis ensuite ces mots écrits sur la porte : *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son grand ami, Adam est la créature pure & sincère de Dieu.* Ces paroles m'inspirèrent une grande confiance, & j'entrai sans balancer dans ce château, où je sentis une odeur divine de parfums qui m'étoient inconnus. Je vis ensuite un grand nombre de sofas couverts des plus riches tapis travaillés en or & en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces sofas étoient appuyés, & j'aperçus un très-grand nombre de fort beaux jeunes hommes qui avoient leurs sabres nus & pendus

à leur côté; les uns étoient debout, les autres étoient assis; mais le sang couloit avec abondance des blessures dont ils étoient couverts. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, & je vis couler un fleuve dont l'eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, & plus blanche que le lait. On voyoit sur les bords de ce fleuve plusieurs tables bien garnies, j'en profitai. Je n'avois aucune envie de quitter un lieu si rempli de délices; mais un grand lion vert, & qui portoit les louanges de Dieu & celles de Mahomet écrites sur ses deux flancs, voulut se jeter sur moi, & la peur qu'il me causa me fit prendre la fuite & sortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j'aperçus un jeune homme qui prioit Dieu, & dont tous les habits étoient verts; il avoit devant lui un grand écriteau de même couleur. Je n'osai par respect regarder ce qui étoit écrit; j'approchai de lui, & je lui demandai le nom du château dont je sortois; voici sa réponse: Mahomet pour reconnoître la peine que tu prens à le chercher, a obtenu de Dieu la permission de te faire voir une image du paradis qu'il destine à ceux qui périront pour défendre & pour soutenir sa foi; remercie Dieu, me dit-il, d'avoir obtenu une semblable faveur; je lui

obéis. Prends cette grenade, ajouta-t-il ensuite, & la mange. Je la pris, & jamais je n'ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d'une fontaine, qui servit à me désaltérer, & l'eau m'en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire, je la lui racontai, & quand il m'eut appris qu'il étoit Enoch que Dieu avoit enlevé, je redoublai mon respect & mon admiration; mais je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'envie que j'avois de voir Mahomet. Tout ce que j'ai souffert, lui dis-je, pour satisfaire ce desir, loin de l'éteindre en moi, semble l'avoir redoublé. Prends courage, homme protégé de Dieu, me dit-il, tu seras bientôt où tu desires d'arriver, & tu reverras celle que ton cœur desire; on trouve Dieu & l'on éprouve ses bontés lorsque l'on s'y attend le moins. Pendant qu'il me parloit, je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune homme leva les yeux, salua les anges, & leur demanda dans quel pays ils alloient, ils lui dirent qu'ils étoient envoyés pour ravager le pays des idolâtres. Enoch leur dit: suivez les ordres de Dieu, & continuez votre chemin; cette nuée étoit suivie d'une autre dont la blancheur étoit extrême; il salua encore les anges qui la soutenoient, & leur fit la même question. Les anges

lui répondirent : nous allons porter la miséricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de Dieu. Alors en me montrant à eux, regardez ce jeune-homme, leur dit-il, & portez-le où il doit arriver, vos intelligences sont assez subtiles pour savoir ce qui lui convient, & ce que vous en devez faire. Dans le même tems les anges abaissèrent la nuée pour me prendre ; je fis de nouveaux remerciemens au prophète Enoch, & la nuée m'a rapporté dans la cour de ma maison presque en un instant ; mon impatience pour la revoir, & tout ce que j'ai souffert, ne méritoient pas ce que j'y ai trouvé.

C'est à vous à présent, Aboutaleb, lui dit Zesbet, à nous compter ce que vous avez vu. Aussi-tôt il commença en ces termes :

H I S T O I R E

D'Aboutaleb, Docteur de la loi.

FRAPPÉ de tout ce que la belle Zesbet m'avoit appris, & curieux de m'instruire de tout ce que l'on pouvoit savoir de Mahomet, qui devoit naître un jour pour le salut des hommes, je partis il y a aujourd'hui un an : ce fut inuti-

lement que je traversai une très-grande partie de l'Inde. Les sages que je consultai pendant plus de six mois, ne m'apprirent que ce que je savois déjà. Enfin je m'embarquai sur le grand océan ; & n'ayant aucune route déterminée, le vaisseau qui se trouva le premier prêt à faire voile, fut celui que je préférerai. Après une navigation assez heureuse, qui dura pendant quelques mois, il fit naufrage, & j'échapai seul à la fureur des flots, en me sauvant sur une planche, qui me porta à la côte d'une isle que je trouvai remplie de serpens. Je les considérois avec attention, quand j'aperçus au milieu d'eux un petit serpent jaune d'une couleur admirable, & qu'un des gros portoit sur son dos. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir tous les autres serpens accourir du plus loiz qu'ils l'apercevoient, & venir se ranger autour de lui, comme pour lui servir de gardes. Il siffla ; & tous les autres saisis de crainte s'enfoncèrent dans la terre. J'admirai ces merveilles, lorsque le petit serpent me demanda qui j'étois ; je contentai sa curiosité, & je le priai de satisfaire la mienne. Je me nomme Temliha, me répondit-il, & mon autorité est si absolue sur tous les serpens de cette isle, que d'un seul mot je les fais descendre dans les eaux qui sont sous la terre ; telle est la volonté du grand Dieu ;

si je ne les retenois ainsi dans leur devoir, il y auroit long-tems qu'ils auroient détruit les enfans d'Adam. Je lui demandai des nouvelles de Mahomet; il me dit qu'il devoit annoncer aux hommes la véritable parole de Dieu, mais qu'il ne l'avoit point vu. Ensuite je le priai de m'apprendre comment je pourrois sortir de l'isle qui lui étoit soumise? Aussi-tôt il appella un de ses plus grands serpens, & lui ordonna de me porter au plutô, & sans me faire aucun mal, à la côte de la terre ferme, qui n'étoit pas éloignée. Ses ordres furent exécutés; & quand je fus à terre, je voulus remercier le serpent; mais, sans m'écouter, il s'éloigna promptement de moi. Je remerciai Dieu de toutes ses bontés; & le cœur toujours occupé des beautés de Zesbet, & des moyens de voir le grand prophète pour la posséder, je revins chez les Assyriens, & me rendis à Babylone, pour y voir un sage des plus célèbres, nommé Ufan. J'étois à peine entré dans sa maison, qu'il me dit: Aboutaleb, tu cherches inutilement le saint prophète; je fais cependant un moyen qui pourroit te satisfaire, malgré le nombre des années qui doivent encore s'écouler avant la naissance; je ne crois pas que tu puisses jamais jouir de la belle Zesbet, si tu n'acceptes le parti que je vais te proposer. Je sçais par mes livres,

que tu connois l'isle des serpens, celle où règne le serpent Temliha. Si tu veux m'y conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l'un & l'autre riches & célèbres dans le monde, & de nous faire parvenir à une si grande vieillesse, que nous verrons Mahomet pendant long-tems, & que nous ferons & ses premiers disciples, & les fidèles observateurs de sa loi. Je fus charmé des propositions du sage Uffan; je les acceptai avec empressement, & je lui promis de le conduire dans l'isle du serpent jaune. Dès-lors nous ne fûmes plus occupés que des soins de notre départ; ils ne furent pas longs. Uffan prit un arc & des flèches; il remplit deux petits vases d'argent, l'un de vin, & l'autre de lait, & les mit dans une boîte de fer qu'il emporta. Nous arrivâmes sans obstacles à la terre ferme, où le grand serpent m'avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques provisions; & nous mettant l'un & l'autre à ramer, nous débarquâmes en peu de tems dans l'isle où le serpent faisoit sa demeure.

Le premier soin d'Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer & de l'ouvrir; nous nous mîmes ensuite à l'écart, de façon que sans être vus nous pouvions examiner ce qui se passeroit. Le petit serpent, attiré par l'odeur des deux

liqueurs, accourut avec empressement, & bientôt il les but avec avidité; mais le vin l'ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le sommeil suivit de près son ivresse; aussitôt Uffan courut sans faire de bruit, ferma le coffre, & l'emporta. Nous parcourûmes le reste de l'isle pour trouver une plante que le sage Uffan cherchoit avec empressement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puissance de Dieu, elle tint ce discours au sage Uffan: pile & coupe quelques-unes de mes branches, elle te fournira une huile si merveilleuse, qu'en se frottant avec elle la plante des pieds, on peut marcher sur les eaux sans aucun risque. C'est toi précisément que je cherche, lui répondit Uffan, & je te devrai le succès de mes desseins. Il fit aussitôt ce que la plante lui avoit conseillé; il en recueillit l'huile dans une bouteille qu'il avoit eu soin d'apporter; & le petit serpent ne devant servir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuse plante, qui se nommoit *Feéarç*, à ce qu'il m'apprit; il ouvrit le coffre & lui rendit la liberté. Aussi-tôt il s'éleva dans les airs, en disant: *le grand Dieu fait punir les téméraires*, & il disparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uffan, nous avons l'article le plus essentiel pour obtenir ce que je t'ai promis; allons au plutôt

sur le bord de la mer, continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus; nous nous fro-
tâmes la plante des pieds, de l'huile merveil-
leuse de Feéarz, & nous fûmes aisément con-
vaincus du singulier effet de sa vertu: car nous
marchâmes sur les eaux, sans même avoir les
pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin assez considéra-
ble, nous apperçûmes un rocher qui n'étoit
cependant pas des plus élevés, & dont le som-
met étoit couvert d'un nuage blanc. Quand
nous y fûmes arrivés, Uffan marcha droit à
une caverne, dont la porte étoit fermée avec
une ferrure d'or; il tira une flèche contre cette
porte, & elle s'ouvrit; il entra, & je le suivis.
Nous vîmes paroître deux lions furieux, contre
lesquels il tira deux flèches, & ils disparurent.
Nous trouvâmes ensuite une autre porte fermée;
une flèche la fit encore ouvrir. Il parut alors
deux dragons, qu'il fit disparoître comme les
deux lions; & rien ne nous empêcha plus d'ar-
river en face d'un trône magnifique; il étoit
peint de différentes couleurs, & couvert d'un
riche tapis de soie brodé en or; on voyoit sur
ce trône un homme d'une figure respectable,
couché sur le dos: il avoit au petit doigt de la
main droite un anneau qui éclairoit toute la
salle. On lisoit distinctement sur cet anneau;

il n'y a qu'un seul Dieu , & Salomon est son prophète. Une lampe d'or étoit pendue au-dessus de la tête de ce prince ; deux dragons étoient à sa tête , & deux autres à ses pieds. Uffan les fit encore disparoître par le moyen de ses flèches ; & se tournant de mon côté : c'est à présent , me dit-il , Aboutaleb , mon cher frere , que j'ai besoin de tes services ; si je viens à bout de mon entreprise , nous aurons tout ce que je t'ai promis , & tu rendras Zesbet heureuse. Je vais approcher de ce prince , continua-t-il , pour tirer l'anneau qu'il porte à son doigt ; mais je fais qu'un serpent se doit élancer contre moi dans le moment même , & qu'il me fera mourir , prends mon arc & ces trois flèches , dit-il , en me les présentant , & quand tu me verras mort , tire contre moi une de ces flèches , & je ressusciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu'il me recommandoit : cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché sur ce trône ; c'est , me répondi-t-il , le prophète Salomon ; son anneau est tout puissant ; c'est par son moyen qu'il s'est asservi les hommes , les génies & tous les animaux , & qu'il s'est rendu le maître de tout le monde , en acquérant la connoissance de tous les secrets de la nature ; & si je puis mettre cet anneau à mon doigt , je serai un second Salomon. En disant ces mots , il mit

le pied sur le trône, & fit tous ses efforts pour s'emparer de l'anneau. Alors il sortit de dessous le trône un serpent, qui, du seul poison de son haleine, fit tomber Uffan & le fit mourir. Quand je le vis en cet état, je lui tirai une flèche qui lui rendit aussi-tôt la vie. Uffan fit de nouveaux efforts, ils n'eurent pas plus de succès que les premiers; l'haleine empoisonnée du serpent le fit mourir une seconde fois. Je me servis avec succès du même moyen. Si tu me ressuscites encore une fois, me dit Uffan, je n'ai plus rien à craindre, & je suis le plus heureux des hommes. Il voulut encore prendre l'anneau, le serpent le fit encore mourir; & dans le moment que j'allois tirer la troisième flèche, le ciel s'obscurcit, un tonnerre affreux se fit entendre, tout le rocher s'ébranla; je tombai le visage contre terre; & quand j'eus repris mes esprits, le serpent me regarda avec indignation, & me dit: Es tu donc un rebelle? Qui t'engage à rendre service à ce sacrilège? Si tu n'avois pas la protection du grand ami de Dieu, je te ferois éprouver un sort pareil au sien. Je jettai promptement mon arc & ma troisième flèche; cette soumission fit retirer le serpent; l'air redevint calme, & je ne pensai qu'à m'éloigner de ce lieu terrible. Je me frottaï les pieds de l'huile merveilleuse dont Uffan

m'avoit heureusement remis la bouteille, & je marchai sur la mer; j'en traversai six différentes sans rien rencontrer. Ce ne fut qu'après être parvenu à la septième, que j'apperçus une île qui paroissoit d'or. Quand j'y fus entré, je la trouvai couverte de safran, de palmiers & de grenadiers; à l'aspect de ces fruits, je crus être arrivé dans le jardin d'Eden. Je cueillis de ces fruits, qui réparèrent mes forces épuisées; mais je fus très-effrayé quand, en jettant la vue sur l'île, j'apperçus des hommes d'une figure singulière qui accouroient de tous côtés le sabre à la main, & qui venoient m'attaquer; je prononçai le nom de Dieu, & ils s'arrêtèrent aussi-tôt, & mirent leur sabre dans le fourreau, en prononçant eux-mêmes le nom de Dieu. Qui cherches-tu dans cette île, me demandèrent-ils? Je cherche Mahomet, leur répondis-je. A ce nom sacré, ils redoublèrent d'attention pour moi, & me dirent qu'ils étoient des génies qui habitoient autrefois avec les anges du Tout-puissant; mais qu'ils avoient été envoyés sur la terre, où ils devoient demeurer jusqu'au jour du jugement, pour détruire les idolâtres & ceux qui dans la suite ne croiroient pas la loi du saint prophète. Ils ajoutèrent qu'il ne m'étoit pas permis de demeurer avec eux, & que je devois m'éloi-

gner au plutôt. Leur chef prit alors la parole ; & me dit : Que Dieu ayant permis que je parusse dans leur île , ils devoient tout employer pour avoir soin de moi , & qu'ainsi il alloit me donner les moyens d'en sortir. Je lui témoignai ma reconnoissance , & je le priai de me faire conduire le plutôt qu'il le pourroit dans les lieux où il croiroit que je pourrois saluer le saint prophète. Je ne puis , me dit-il , te rien répondre sur ce sujet ; je vais faire pour toi l'unique chose qui soit en mon pouvoir. Aussi-tôt il ordonna que l'on sellât un de leurs chevaux , & qu'on lui couvrît les yeux ; car , sans cette précaution , il n'auroit pas été possible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en Dieu , & m'assura que j'arriverois heureusement dans un port de la mer rouge , où je trouverois un vieillard & un jeune homme auxquels je remettrois le cheval qu'ils me confioient. Ils te rendront , continua-t-il , les services qui pourront dépendre d'eux , & t'apprendront peut-être ce que tu cherches , & que j'ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoissance. Mon voyage fut très-heureux ; mais le cheval s'éleva si haut dans les airs , que je ne vis aucun objet : il rabatit sur un port de mer où je trouvai

Si je n'ai point vu Mahomet , reprit alors Aboutaleb , vous devez au moins convenir , belle Zesbet , que ce n'est point ma faute ; que je n'ai rien épargné pour y parvenir , & que les trois rivaux que mon malheur m'attire & qui ont eu l'avantage de partir avant moi , ne sont pas plus heureux quant au principal objet de leur voyage , & qu'ils n'ont pas éprouvé plus de bontés & de faveurs du tout-puissant que je confesse en avoir reçu.

Alors Zesbet prenant la parole , leur dit : vous êtes témoins de ma soumission aux ordres de mon père , vous les voyez écrits de sa main , le prodige est convaincant , & la bonté de Dieu pour vous , se manifeste ; je vous jure que je vous desire également tous les quatre : cependant je ne puis épouser que celui qui aura vu Mahomet ; aucun de vous n'est donc mon mari.

Cette douceur & cette égalité de sentimens , loin de calmer les rivaux , ne servant qu'à leur donner la certitude d'être approuvés par l'objet de leurs vœux , s'ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obstacle à leur satisfaction , alloit encore augmenter leur animosité. Zesbet la remarquoit avec un trouble & un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler , quand un coup de tonnerre qui se fit entendre , malgré la séré-

ceux que l'on m'avoit annoncés; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s'il y avoit long-tems que j'avois quitté l'île des génies; Je lui répondis que j'en étois parti sur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues, reprit le vieillard? Cinq ou six, lui répondis-je. Tu as fait, lui dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois me lasser d'admirer tous les prodiges qui m'arrivoient successivement. Je convins avec le vieillard qu'il n'y avoit rien d'impossible à Dieu; mais, toujours occupé de l'envie de voir Mahomet, il me parut que je l'attendrissois. On doit tout faire pour un aussi bon motif, me dit-il; ensuite il ajouta: Quoique notre cheval soit assez fatigué, & qu'il ne soit pas accoutumé à porter un aussi grand poids que le tien, le lieu où tu dois aller, selon les décrets de la providence, est si peu éloigné, que je vais lui ordonner de t'y conduire; en effet, une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en séparer, est une bagatelle, de plus le tems presse. Je lui témoignai ma reconnoissance par mes larmes; je voulus embrasser ses genoux, il m'en empêcha; & le cheval étant arrivé, il lui dit un mot à l'oreille. Je le montai avec les mêmes précautions; & dans un moment il m'a conduit ici, m'a jetté dans la cour, & je l'ai perdu de vue.

m'avez vu , leur dit-il , elle est à vous ; vous êtes à elle , travaillez-donc avec un saint zèle à me faire voir le jour pour éclairer l'univers ; tous ceux qui suivront la loi que je dois prêcher pourront avoir quatre femmes ; Zesbet sera la seule qui aura légitimement quatre maris à la fois ; c'est le moins que puisse avoir celle dont je veux naître.

En achevant ces mots , Mahomet disparut ; ils le suivirent des yeux autant qu'il leur fut possible , & ils le virent se perdre dans la gloire de Dieu.

Zesbet se livrant aux quatre maris que la providence lui avoit destinés , se soumit avec résignation aux ordres du ciel. Le fort décida des arrangemens particuliers ; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence , au milieu de l'abondance que leur fournirent sans peine les trésors du célèbre Oucha , qui se découvrirent à leurs yeux ; & le grand prophète naquit.

Moradbak , après avoir fini son histoire , regarda fort attentivement si le roi n'étoit point endormi. Et le voyant éveillé , elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures & de ce grand miracle. Je crois , lui dit le grand roi , que cette histoire ne m'eût pas été moins salutaire que la première , si je ne m'étois pas avisé d'être attentif pour juger de

nité du ciel, attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard, auguste par la beauté de ses traits, & par la grandeur de sa barbe dont la blancheur se confondoit avec celle de ses vêtemens. Il étoit appuyé sur un sabre nud, dans lequel il mettoit sa confiance; un nuage blanc le portoit, il étoit suivi par un rayon de la gloire de Dieu, qui se perdoit dans l'immensité du ciel. A cet aspect ils se prosternèrent, n'osant envisager celui qui leur apparoissoit avec un si grand éclat.

Levez-vous, leur dit-il. Ils obéirent, & se tenant dans le plus profond respect, il leur dit: Abdal Motallab, Yarab, Aboutaleb, Temim-dari, vous avez trouvé graces devant le tout-puissant, tout ce que vous avez vu par sa permission est une récompense de m'avoir cherché. Regardez-moi, je suis Mahomet, je suis le grand ami de Dieu, celui qui, par sa permission, doit répandre la lumière sur la terre, & jouissez d'un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à présent, & qui sera envié dans la suite de tous les siècles. Les promesses du sage Oucha vont être accomplies en ta personne, Zesbet; tes vertus & tes beautés m'ont engagé à te préférer sur toutes les filles de la Mèque; tu te nommeras dorénavant *Amina*. Et se tournant ensuite du côté des maris: vous

la préférence ; mais j'ai la tête si remplie de génies & de prodiges, que je ne suis pas en état de prononcer. Au lieu de t'aviser de me faire juger de ces extravagantes histoires, ne devoistu pas voir toi-même, que j'ai presque toujours dormi, & que la fin seule m'a un peu réveillé. N'importe, raconte-moi seulement des histoires, & ne t'embarrasse pas d'autre chose : en voilà cependant assez pour aujourd'hui, va te reposer, je t'attends demain. Elle obéit, & le lendemain elle commença en ces termes :

H I S T O I R E

De Naour, roi de Kachemir.

NAOUR, roi de Kachemir, gouvernoit depuis l'âge de quinze ans cette heureuse contrée, avec justice, mais avec sévérité ; il vouloit que ses sujets fussent heureux, & qu'ils méritassent de l'être. L'oïveté ne trouvoit jamais grace devant lui ; il faisoit acheter la diminution des impôts par un travail assidu, qui par-là devenoit pour ses sujets une double source de richesse. Il exigeoit la plus prompte obéissance, & ne commandoit rien sans raison ; &, par une conséquence nécessaire, ceux auxquels il donnoit

des preuves de sa générosité, subissoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureuses l'avoient rendu conquérant ; son caractère fier l'avoit toujours suivi dans ses conquêtes & dans sa politique ; ses voisins le redoutoient, & ses peuples l'admiroient en le craignant ; c'est le sort de la vertu qu'accompagne trop d'austerité. C'est ainsi que Naour régnoit depuis vingt ans, & son pouvoir paroissoit si bien établi, sur le courage, l'esprit & la justice, que jamais on n'eût imaginé qu'il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n'avoit jamais connu les charmes de l'amour, il avoit toujours regardé cette passion comme une foiblesse de l'humanité : les beautés qu'il avoit eues sans nombre dans son harem, le lieu secret de ses plus doux plaisirs, ne lui avoit jamais fait imaginer que l'on pût être soumis à la volonté de celles que l'on soumettoit à la sienne, & devenir l'esclave de ses esclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur, lorsque l'intendant de son harem lui présenta l'incomparable Fatmé ; elle parut devant lui plus fière des avantages dont la nature l'avoit comblée, que Naour ne l'étoit de ceux du trône. La fermeté de l'esprit de ce prince, qui jugeoit sévèrement de tous les objets, la dureté même de son cœur, qui